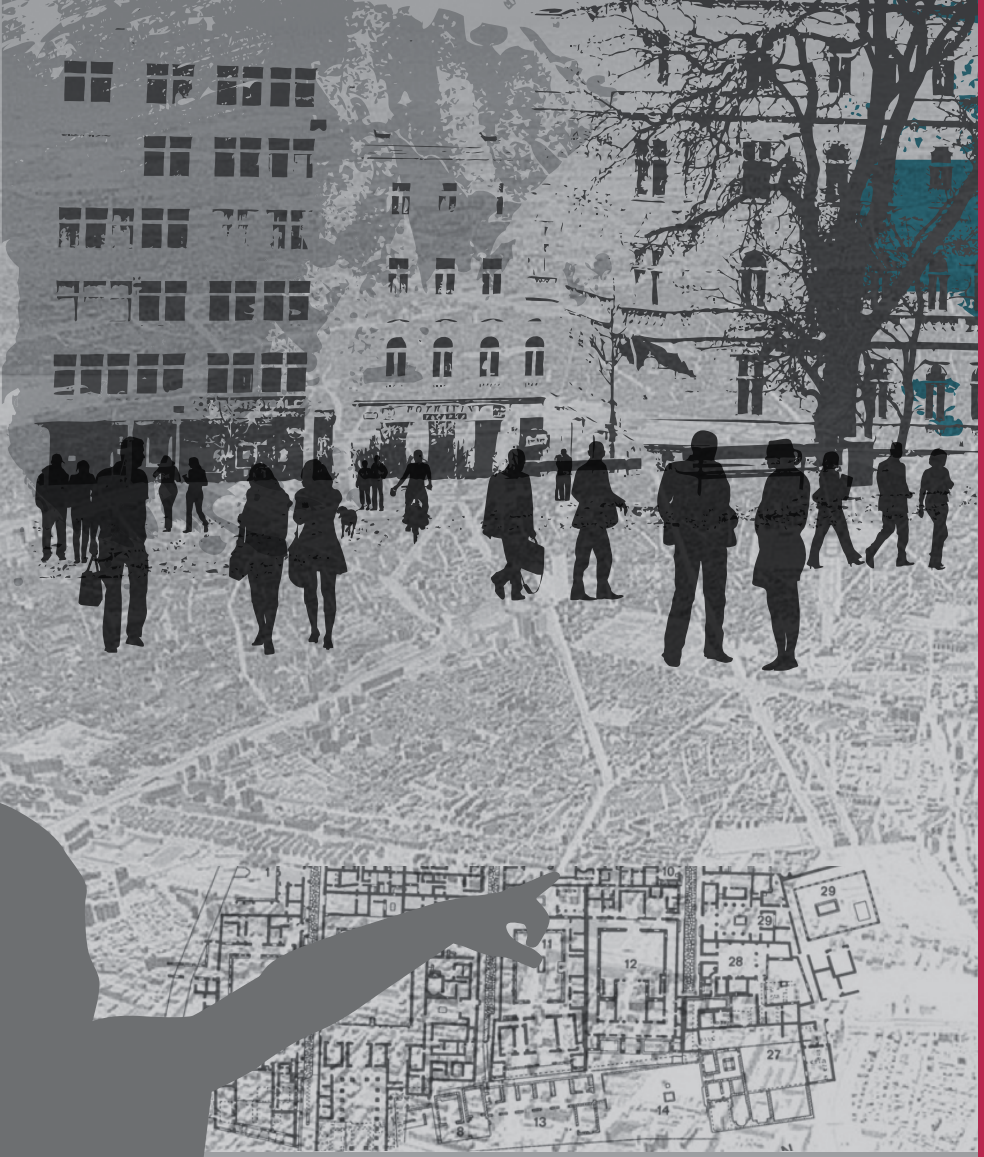


# Les universités de la ville et de l'urbanité

Une démarche expérimentale
et pédagogique partagée

COLLECTION
"DÉMARCHES"

CAUE ESSONNE

ÉDITO

# AIMER LA VILLE
# COMMENT AIMER LA VILLE SANS LA CONNAÎTRE ?

À l'heure de la « ville durable », ou encore du « Grand Paris », il paraît important de prendre le temps d'explorer ce que recouvre le mot « ville ».
Au travers de la constitution de nos territoires périurbains, alternance d'espaces bâtis et d'espaces ouverts, la perception de la ville mérite d'être réinterrogée, son concept nourri. Les Universités de la Ville et de l'Urbanité sont apparues comme un temps nécessaire afin de connaître la ville, d'apprivoiser les débats qu'elle suscite.

Dans la période préalable à la révision du schéma directeur de la région Ile-de-France (SDRIF), le CAUE de l'Essonne avait proposé un colloque intitulé « En finir avec l'étalement urbain : un choix pour l'Essonne ». Titre volontaire et provocateur en 2005, devenu aujourd'hui objet de consensus. Et pourtant...

Nous nous devons de réfléchir aux alternatives à redécouvrir face aux évidences martelées sur le désir de nature et de maison individuelle. Alors, qu'en est-il du désir de la ville ?

La rencontre et le travail partagé de deux acteurs, le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et d'Environnement de l'Essonne et le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne ont permis que le projet prenne place, comme un rendez-vous ouvert à tous.

L'idée était de favoriser la rencontre entre des habitants, des citoyens et des penseurs, enseignants, praticiens de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage dans leur diversité, pour amener à porter un nouveau regard sur la ville.

Comment démocratiser l'histoire de la ville en décloisonnant les savoirs au croisement du social et de l'urbain, plus encore en les capitalisant ? Nous avons pris le parti d'organiser ces temps d'échanges, en accès libre, sous la forme de cours publics assurés par Laurent Bony, architecte au CAUE de l'Essonne et professeur d'histoire de la ville à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette, complétés par les apports de philosophes, sociologues, praticiens…
Développer un certain nombre de compétences, se repérer dans l'espace et le temps, tels étaient les objectifs de ces cours. Des temps de débat ont été ménagés pour renforcer ces acquis. Car, ce sont bien les croisements de connaissances et de débats qui permettent de rentrer dans l'épaisseur des concepts et des réflexions autour de la pratique des acteurs.

Cours, conférences, débats ont permis à chacun en fonction de son objectif et de son système de valeurs, de découvrir ou d'approfondir ses savoirs sur la ville et l'urbanité. Ce sont nos conceptions urbaines actuelles qui ont été réinterrogées en puisant si nécessaire aux sources philosophiques et historiques. La démarche s'appuyait sur la transmission de connaissances, dans une relation interactive : celui qui écoute apporte aussi son savoir et toute parole se vaut.
Nous avons eu de belles rencontres.

Nous remercions chacun des conférenciers, Patrick Bouchain, Jean-Louis Violeau, Thierry Paquot, Roland Castro, Philippe Panerai, Jean Harari, Maarten Kloos, Marc Pouzol, Véronique Faucheur, Gérald Gribé, et Annie-Claude Rastell, responsable de la Maison Départementale de l'Habitat, ainsi que les participants qui, par leur écoute active, ont contribué à la réussite de ce projet.

Évelyne Lucas
Directrice du CAUE 91

Évelyne Bouzzine
Directrice du CRPVE 91

## LES UNIVERSITÉS DE LA VILLE ET DE L'URBANITÉ

A LA RECHERCHE D'UNE DÉMARCHE PARTAGÉE ..... 5

## CYCLE 1 - 2007-2008

CONNAÎTRE ET AIMER LA VILLE : DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE L'URBANITÉ ..... 11

LA VILLE ET SES SAVOIRS : SÉANCE INAUGURALE DU 25 OCTOBRE 2007 ..... 14

POUR DES ARCHITECTURES À HAUTE QUALITÉ HUMAINE...
*Par Patrick BOUCHAIN, architecte-scénographe* ..... 15

ARCHITECTURE, HABITAT ET PRÉFÉRENCES : FORMATAGE OU FORMATION ?
*Par Jean-Louis VIOLEAU, sociologue* ..... 22

AUX SOURCES DE LA VILLE EUROPÉENNE, DE SES ORIGINES AU MOYEN ÂGE
*Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette* ..... 26

VILLES EN UTOPIES
*Par Thierry PAQUOT, philosophe, éditeur de la revue « Urbanisme »* ..... 38

LA RENAISSANCE URBAINE, DU MOYEN ÂGE À LA GRANDE VILLE DE L'ÈRE INDUSTRIELLE
*Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette* ..... 52

LE LOGEMENT AU PÉRIL DE LA VILLE : LE XX$^{E}$ SIÈCLE ET SES SOURCES
*Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette* ..... 72

L'URBANITÉ, CONDITION VITALE DE NOTRE RÉPUBLIQUE MÉTISSÉE
*Par Roland CASTRO, architecte* ..... 90

D'UN CYCLE... À L'AUTRE ..... 96

# SOMMAIRE


## CYCLE 2 - 2009

A PROPOS DU GRAND PARIS : REGARD SUR LES METROPOLES EUROPEENNES ..... 97

LE GRAND PARIS, MYTHES ET RÉALITÉS
*Par Philippe PANERAI, architecte, grand prix national d'urbanisme 1999* ..... 100

GRAND PARIS/GRAND LONDRES
LONDRES, VILLE OUVERTE : HABITAT ET DÉPLACEMENTS
*Par Jean HARARI, enseignant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villett* ..... 108

GRAND PARIS/GRAND AMSTERDAM
CRÉATION URBAINE ET DENSITÉ AU XX$^{E}$ SIÈCLE
*Par Maarten KLOOS, directeur de l'ARCAM, centre d'architecture et d'urbanisme de la ville d'Amsterdam* ..... 120

GRAND PARIS/BERLIN
LA NATURE EN VILLE
*Par Marc POUZOL, paysagiste, et Véronique FAUCHEUR, urbaniste* ..... 130

GRAND PARIS/BARCELONE
VILLE MAILLÉE ET EXTENSIONS URBAINES : CONTINUITÉ DE L'ESPACE PUBLIC
*Par Gérald GRIBE, architecte, enseignant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette* ..... 142

D'UN CYCLE... À LA SUITE ..... 153

REPÈRES* ..... 154

LA DÉMARCHE "EXPÉRIMENTALE APPLIQUÉE" DU CAUE ..... 161


* CE PICTO RENVOIE À LA BIBLIOGRAPHIE OU AUX PAGES REPÈRES EN FIN DE DOCUMENT

# LES UNIVERSITÉS DE LA VILLE ET DE L'URBANITÉ

# À LA RECHERCHE D'UNE DÉMARCHE PARTAGÉE

# UNE DÉMARCHE, POUR QUOI ET POUR QUI...

C'est en résonance avec une époque, des acteurs et un contexte donné que le projet des Universités de la Ville et de l'Urbanité s'est élaboré peu à peu. Plusieurs facteurs sont à la naissance de cette démarche, engagée communément par le CAUE et le CRPVE.
Description d'une genèse.

## Un contexte et une rencontre

En 2005, le CAUE et le CRPVE se trouvent réunis à la Maison Départementale de l'Habitat. Au sein de ce lieu "commun", des discussions s'engagent sur les préoccupations croisées de chacun : la ville, comment elle se fait, se vit et s'habite ?

### who's who CAUE

Le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement est une association issue de la loi du 3 janvier 1977 sur l'architecture qui lui confie des missions assurées à l'échelle départementale : aide aux collectivités dans leurs démarches de projet, développement de l'information et de l'esprit de participation du public et assistance architecturale aux particuliers. Le CAUE porte l'ambition de permettre à tous l'accès à une approche pluridisciplinaire indépendante offrant à chacun la possibilité de participer activement, de s'approprier les observations et les découvertes.

De la rencontre de ces regards et de ces compétences, de la facilité procurée par le rassemblement au cœur d'un même lieu, nouveau et ouvert aux propositions créatives, naît l'idée de travailler plus étroitement ensemble.

C'est ainsi qu'Évelyne Bouzzine, directrice du CRPVE, invite Laurent Bony, architecte au CAUE, à intervenir dans le cadre d'un stage de formation professionnelle des acteurs de la politique de la ville : "Pour une ville passante et solidaire". Cette première collaboration révèle, de la part de ces stagiaires, un profond besoin de connaissances de la ville dans son histoire et dans sa forme. Mais les organisateurs lisent aussi, en filigrane, un autre message : celui d'une ville méconnue... et, quelque part, mal aimée.

*Ainsi germe l'idée de travailler sur la connaissance spatiale de la ville...*

Parallèlement, plusieurs autres éléments contextuels vont participer à la germination des Universités de la Ville et de l'Urbanité.

## Fuir la ville, un discours dominant

Le premier élément est l'existence, dans les médias, d'un discours valorisant la fuite de la ville, lue comme stressante, agressive. De nombreuses revues, articles, reportages... relaient cette idée prônant une installation au loin, à la campagne, dans un environnement plus calme, pour une vie plus qualitative : plus d'espace et de loisirs simples et accessibles, une vie plus saine, plus économique, une envie de travailler autrement, moins, le rêve de trouver d'autres rapports humains.
Au même moment, les politiques de rénovation urbaine (PRU et ANRU) se mettent en place, sur l'idée qu'il faut changer la forme de la ville, dans l'espoir peut-être de régler par là même la question sociale, posant la question du lieu et du lien.
Le CAUE et le CRPVE, à l'issue de leur première collaboration et au fil de leurs discussions, en viennent à ce constat commun : l'idée de fuir la ville, parce qu'elle angoisse et que l'on s'y sent ou s'y croit mal à l'aise, ne touche-t-elle pas à la fois les habitants mais aussi les différents ac-

teurs qui la font ? Comment lire le paradoxe de l'augmentation permanente de la population urbaine, au moment même où la ville semble si mal aimée ? N'est-elle pas si mal aimée parce qu'elle est méconnue ?
Un constat fort, qui ouvre le débat et engage Évelyne Lucas, directrice du CAUE et Évelyne Bouzzine, directrice du CRPVE, à chercher plus loin au travers du croisement des disciplines pour atténuer la dichotomie entre l'urbain et le social : une démarche à mener en partageant les connaissances techniques du CAUE sur l'architecture et l'urbanisme avec l'approche sociologique du CRPVE.

*Ainsi germe l'idée de travailler sur l'urbanité, qui inclue la dimension sociale du vivre et de l'habiter en ville...*

## L'impulsion des universités populaires

Le concept d'université populaire, dû au Danois Nikolai Frederik Severin Grundtvig (1783-1872), se développe en France à la fin du XIX$^{e}$ siècle, dans un contexte social et politique passionnel. Gratuites, ouvertes à tous et notamment aux adultes qui n'ont pas bénéficié d'un enseignement, les universités populaires vont tenter d'apporter un éclairage humaniste aux questions de l'époque. Aujourd'hui, les universités populaires sont très présentes et constituent un véritable mouvement. Leur principe est de s'appuyer sur une volonté de démocratisation de la culture, en dispensant gratuitement un savoir au plus grand nombre, fondé sur l'idée que le désir de savoir est considérable. Emblématique de cette démarche, Michel Onfray, philosophe, a créé en 2002 l'université populaire de Caen, avec un succès retentissant.

Le CAUE et le CRPVE sont interpellés par cette forme de transmission du savoir qui retient de l'université traditionnelle la qualité des informations délivrées, le principe du cycle qui permet d'envisager une progression personnelle, la nécessité d'un contenu transmis en amont de tout débat, et qui garde du café philosophique l'ouverture à tous les publics, l'usage critique des savoirs, l'interactivité et la pratique du dialogue comme moyen d'accéder au contenu.

Par ce biais, le CAUE et le CRPVE souhaitent ouvrir le débat en croisant les publics :
- favoriser l'échange entre les différents acteurs travaillant sur le même territoire, quel que soit leur angle d'approche, social ou spatial ;
- proposer un lieu de diffusion des savoirs sur les multiples dimensions de la ville ;
- attirer un public non averti mais préoccupé par ces problématiques.

### who's who

### CRPVE

Association créée en 2001, le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne est né d'une volonté commune du Conseil général de l'Essonne, de l'État et des réseaux de professionnels. Véritable espace d'échange, de confrontation d'expériences et de qualification pour les professionnels de la politique de la ville et du développement local, ses actions portent prioritairement sur l'habitat, le logement et le cadre de vie, les questions éducatives, la lutte contre les discriminations ou encore la situation des femmes dans les quartiers.
Ses missions prioritaires sont : l'animation de réseaux de professionnels et la qualification de ces derniers ; l'organisation de temps d'échanges ; l'information et la mise à disposition d'un fonds documentaire ; la réalisation de publications et la capitalisation d'expériences innovantes et exemplaires.

*Ainsi germe l'idée de mettre en place les Universités de la Ville et de l'Urbanité, en référence aux principes des universités populaires, pour proposer un enseignement de qualité, gratuit et ouvert à tous les publics.*

# LA MISE EN PLACE DES CYCLES : INTERROGATIONS ET PARTI PRIS

## Comment faire de ces universités populaires de la ville et de l'urbanité un lieu de culture, de réflexion et de débat ?

La réflexion pour la mise en place des universités est menée communément par Évelyne Lucas et Évelyne Bouzzine, en s'appuyant sur l'expérience de Laurent Bony, architecte au CAUE et enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette. La démarche retient comme principe fondateur de « partager des connaissances pour mieux réfléchir ensemble au devenir de nos territoires ».
La construction des cycles se fait en s'appuyant sur les savoirs de chacun. Le CAUE introduit la dimension urbaine et architecturale, le CRPVE l'approche sociologique, en proposant soit d'enseigner, soit en invitant des intervenants.
Cependant, ces universités n'auraient pu voir le jour sans l'existence de la Maison Départementale de l'Habitat (MDH), mise en place par le Conseil général, et le soutien d'Annie-Claude Rastell, directrice de la MDH.

La définition de la forme des cycles se fait au fur et à mesure de l'avancement de la réflexion.
C'est pourquoi le premier et le second cycle ont pris des formes différentes.

## Un premier cycle alternant deux modes de transmission des connaissances

Pour le premier cycle, fondamentalement axé sur la connaissance de la ville, le principe retenu est de croiser les formes d'enseignement et les points de vue, en mixant des cours et des interventions.
Les cours dispensés par Laurent Bony, ont pour objectif de faire connaître l'histoire de la ville, afin de constituer un socle culturel commun. Pour étendre le champ des connaissances, en ouvrant le dialogue et le débat, des interventions d'invités sont programmées, en alternance avec les cours. « Le choix des interve-

### who's who

### MDH

Instituée par le Conseil général de l'Essonne, la Maison Départementale de l'Habitat (MDH) regroupe en un même lieu les acteurs ressources de l'habitat et de la ville durables.

La MDH est, avant tout, le lieu pour s'informer quel que soit son projet d'habitat. Véritable centre de ressources sur les territoires et l'habitat « durable » où il est possible de s'informer, bénéficier de conseils personnalisés et gratuits, débattre des questions relatives au cadre de vie en général (logement, politique de la ville, développement durable, aménagement, éco-construction, énergie), la Maison Départementale de l'Habitat de l'Essonne est ouverte à tous : particuliers, collectivités locales et professionnels...

nants s'est fait en invitant des personnalités impliquées dans la réflexion ou dans la fabrication de la ville, avec un discours fort sur le sujet, tant sous l'angle sociologique que spatial », nous explique Laurent Bony. C'est ainsi que la séance inaugurale s'articule autour d'un architecte (Patrick Bouchain) et d'un sociologue (Jean-Louis Violeau), avec la volonté de croiser les savoirs et les points de vue. L'ensemble du cycle s'est déroulé au sein de la Maison Départementale de l'Habitat, lieu unique et facilement identifiable, pour le public.

## Un second cycle sur un mode comparatif

L'idée et le principe du second cycle sont nés, chemin faisant, dans un contexte dominé par la problématique du Grand Paris. La forme des universités en a été quelque peu modifiée.
Elles se sont organisées sur une logique comparative entre le Grand Paris et d'autres grandes villes d'Europe : Londres, Amsterdam, Berlin et Barcelone. Pour en parler, des intervenants de plusieurs horizons (architectes, sociologues, urbanistes, paysagistes), ont été conviés. Leur regard a permis d'aborder, pour chacune des villes, une problématique spécifique : le logement et le transport dans le grand Londres, la création urbaine et la densité au XX$^{e}$ siècle avec Amsterdam, la nature en ville à Berlin et enfin la continuité de l'espace public entre la ville maillée et les extensions urbaines à Barcelone.

La comparaison de ces différentes villes au Grand Paris avait pour objectif d'étendre le champ des connaissances et de susciter le débat au travers des regards des intervenants, qui proposent une analyse critique des différents lieux.

Pour établir la comparaison, il fallait en premier lieu présenter la réalité urbaine du Grand Paris. C'est Philippe Panerai, architecte et urbaniste, qui en a assuré la présentation, en séance inaugurale, dans la foulée de la parution de son ouvrage *Paris Métropole*.

*Le public, à la séance inaugurale du 1$^{er}$ cycle.*

*Laurent Bony, architecte, CAUE.*

*Évelyne Bouzzine, directrice du CRPVE.*

UNIVERSITÉS DE LA VILLE ET DE L'URBANITÉ

# CYCLE 1 - 2007-2008
# CONNAÎTRE ET AIMER LA VILLE

## DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE L'URBANITÉ

# PROGRAMME
diffusé en 2007

Programme
des séances 2007-2008

SAMEDI 15 SEPTEMBRE 2007

17 h 45 - Lancement **des Universités de la Ville et de l'Urbanité**
À l'occasion des Journées du Patrimoine en Essonne.
Présentation du préprogramme.

JEUDI 25 OCTOBRE 2007

Conférence-débat **Défense et illustration de l'Urbanité.**
Séance inaugurale autour de la question de la ville et de ses savoirs.
Invité Patrick BOUCHAIN, architecte-scénographe, intervenant à l'Université de Caen.
Avec Jean-Louis VIOLEAU, sociologue, professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-La Villette.

JEUDI 6 DÉCEMBRE 2007

1er cours public du cycle **Architecture de la ville**
Aux sources de la ville européenne, de ses origines au Moyen Âge ; où l'on découvre que la rue existe depuis la civilisation sumérienne et les lotissements sécurisés depuis l'Égypte pharaonique. Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-La Villette.

JEUDI 31 JANVIER 2008

Conférence-débat **autour de l'utopie et de la réalité**
Pourquoi la ville, ville rêvée, ville construite. Imaginer la ville ou aimer la ville existante ?
Par Thierry PAQUOT, philosophe rédacteur de la revue Urbanisme.

JEUDI 3 AVRIL 2008

2e cours public du cycle **Architecture de la ville**
De la Renaissance à la grande ville de l'ère industrielle ; où l'on voit apparaître le métier d'architecte, la perspective et la reprise de l'Antiquité monumentale.
Par Laurent BONY

JEUDI 29 MAI 2008

3e Cours public du cycle **Architecture de la ville**
Le XXe siècle et ses sources ou le logement au péril de la ville ; où l'on comprend que la question du logement s'accompagne le plus souvent d'un refus de la ville.
Par Laurent BONY

JUIN 2008

Conférence-débat **Construire après les grands ensembles**
Avec Roland CASTRO, architecte.
« Dernier cours avant les vacances »...

# PRÉSENTATION DU CYCLE 1

Organisée par le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement de l'Essonne et le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne, cette démarche nouvelle rejoindra le mouvement actuel de développement des universités, récemment créées en France, telles que l'université populaire de Caen lancée par le philosophe Michel Onfray, et celles de Nantes, Brest, etc.

## UN LIEU DE SAVOIR

Fondées sur la connaissance de la ville et de l'urbanité, ces Universités proposeront des temps de diffusion des savoirs. Elles prolongeront les débats ouverts par le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement de l'Essonne et le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne, au croisement du territoire et du social.

## UN ENJEU PERMANENT ET ACTUEL

Face au repli sur soi que génèrent les formes urbaines actuelles, ces Universités permettront d'aborder le développement des territoires dans une autre perspective.

# CONFÉRENCE-DÉBAT

## DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE L'URBANITÉ : LA VILLE ET SES SAVOIRS

Séance inaugurale du 25 octobre 2007

## Patrick Bouchain : Dé-normer le logement social

Les propos recueillis par Annie Zimmermann et Thierry Paquot, le 27 mars 2008, à Paris reflètent bien les orientations du travail de Patrick Bouchain présentées le 25 octobre 2007 en séance inaugurale des Universités de la Ville et de l'Urbanité.

« Voici un homme qui recherche le risque comme d'autres la planque ! Sauf que le risque, pour Patrick Bouchain, est un stimulant, un défi, un encore mieux. Comme il n'a plus grand-chose à (se) prouver (ses titres de gloire sont bien connus...), il refuse le confort de la répétition, la facilité du "déjà-fait", pour s'aventurer dans une "utopie-en-acte" : dé-normer le logement social, faire confiance aux citadins ordinaires, compter sur les convictions des élus et des "acteurs de la ville", et promouvoir une ville partagée, économe et poétique, écologique et joyeuse. Patrick Bouchain n'apprécie pas les doux rêveurs, il leur préfère les inventeurs, les expérimentateurs, les bricoleurs, les tenteurs (ceux qui tentent quelque chose...), les activeurs, les habiteurs et autres utopeurs (sans peur). Écoutons-le. »

## Intervention de Jean-Louis Violeau

L'architecte n'est pas le disciple mais le fils de son époque, mais l'architecture d'une époque n'est pas le goût d'une époque. Incompréhensions mutuelles : voilà en effet le constat qui vient spontanément et communément à l'esprit si l'on s'interroge sur le rapport que peut entretenir un public élargi avec la figure de l'architecte. Mais la compétence du public varie suivant qu'il s'agit d'appréhender le « contenant » ou le « contenu », l'extérieur ou l'intérieur du bâti et ses usages. En fait, le vocabulaire acquis pour évoquer les usages est bien plus riche et complexe que celui dévolu à l'appréciation des façades. La préférence esthétique a partie liée avec la capacité à lire et à ne pas se sentir perdu ou dominé. Personne n'aime ne pas comprendre. Et de fait, s'il est indéniable que les Français ont fini par adhérer à l'idée de modernisation de l'habitation (organisation spatiale, équipement ménager), il n'en reste pas moins qu'ils ont dans le même temps majoritairement rejeté l'écriture « moderne » proposée par les architectes.

# Pour des architectures à Haute Qualité Humaine...

Par Patrick BOUCHAIN, architecte-scénographe

*Pourquoi, après avoir fait de la réhabilitation, des bâtiments culturels et des structures plus légères, vous préoccupez-vous maintenant du logement, et du logement des plus démunis ?*

Parce que, un, cela fait quarante ans que je travaille et je n'ai pas envie de partir à la retraite. Et, deux, je veux être actif dans mon pays. Je ne crois pas, comme ceux qui rentrent dans une ONG, que la plus grande pauvreté est ailleurs. Non, elle est ici aussi. Je voudrais donc mettre à profit ce que j'ai pu expérimenter pendant toutes ces années en l'étendant à un secteur où je suis peu intervenu, le logement. Sauf quand j'étais très jeune, lorsque je travaillais en agence, avant 1970, chez un grand prix de Rome qui avait reçu commande de 4 000 logements. J'étais perdu, je ne savais pas par où commencer, il a lancé son trousseau de clés sur mon calque et a dit : voici le centre-ville, on construit les logements autour. Cela n'avait aucun sens, je ne l'ai pas fait.

Maintenant, arrivé en fin de vie professionnelle et ayant l'intention de travailler encore pendant une quinzaine d'années, je veux prendre davantage de temps pour élaborer des projets, avec un objectif plus social. C'est aussi le moment pour moi d'essayer de transmettre à d'autres qui se posent les mêmes questions, qu'il s'agisse d'élus, de jeunes confrères ou d'étudiants. En travaillant sur l'éphémère et la culture, je me suis rendu compte que les gens de culture, peut-être plus que d'autres, savaient définir et commander avec précision ce dont ils avaient besoin. Un metteur en scène de théâtre sait quel plateau il veut. Alors je me suis dit que je pourrais aussi bien faire du logement social à partir de cette démarche. J'ai d'ailleurs déjà réalisé pour Bartabas du logement étudiant forain, ainsi que du logement autoconstruit à Aubervilliers, puisqu'il y a 40 familles qui habitent dans cet endroit « illégal ». J'ai aussi établi pour Igor une sorte de résistance sur un îlot de 120 m x 120 m à Saint-Jacques-de-la-Lande, où l'on a sauvé une ferme et où l'on vient de construire une petite école.

*Les propos des élus sur le logement social relevaient-ils des mêmes préoccupations ?*

Première chose, je me suis rendu compte que ce sujet préoccupe tous les élus, même s'ils le maîtrisent peu. Parce qu'il y a trop de procédures : l'attribution, les anciens PLA qui sont devenus des PLUS, PLAI, etc., les commissions, la chambre de commerce, le

## bio express
### PATRICK BOUCHAIN

Né en 1945, Patrick Bouchain est un architecte français. Il a étudié aux Beaux-Arts, faisant pendant ses études des stages chez Jacques Dumond (décorateur), André Hermant (architecte), puis chez Henri Malvaux (peintre), directeur de l'école Camondo où il enseigne ensuite.
Intéressé par le théâtre et les arts du spectacle en général, il a réalisé plusieurs chapiteaux et centres culturels. Après plus de dix ans d'enseignement du dessin et de l'architecture, Patrick Bouchain a associé un souci politique à son travail d'architecte, considérant que l'architecture est politique et qu'elle doit répondre au souci de l'intérêt général.

préfet, le sous-préfet à la ville, etc. On a l'impression que tout le monde est concerné par le logement, mais personne ne l'est réellement parce que c'est trop diffus. Ensuite, il y a les prêts, les organismes constructeurs, les SA, les SCOP, les OPAC, les OPHLM... ; puis les taux, les durées des emprunts, etc. Soit, au total, entre 40 et 50 procédures diverses, et il faut aborder le problème du logement social dans cet écheveau très complexe.

Moi-même, quand j'ai dirigé l'Atelier public d'architecture et d'urbanisme à Blois, j'ai vainement tenté de trouver un ouvrage de synthèse de ces procédures : il y a certes des publications sur l'histoire du logement social, mais pas sur les outils nécessaires à sa production.

Ensuite, je me suis rendu compte qu'en termes de délais, on se trouve constamment dans l'urgence, jamais dans le temps réel. Comme si plus on était pauvre et plus on se perdait dans l'urgence. Et la France, qui sait inventer des procédures très lourdes, sait aussi inventer des procédures d'urgence, une nouvelle procédure venant sans cesse pallier la lourdeur de la procédure classique.

Je me suis un jour trouvé face à un cas qui m'a fait réfléchir. Si un office d'HLM a une personne (ou une famille) à problèmes dans un grand ensemble, il doit la déplacer. Et il utilise pour cela des procédures presque privées puisqu'il passe par des associations qui ont en charge le suivi social de cette personne et qui la remettent quasiment dans le droit commun. En lui attribuant un logement en centre-ville, isolé du logement social, car on sait bien qu'il faut donner à cette personne un environnement totalement différent. C'est la tâche d'associations comme les PACT-ARIM ou d'associations spécifiques à chaque ville. Le nouveau logement attribué est soit en location, soit en accession. Et soit l'association est locataire direct du logement, soit, s'il a été acheté par l'office d'HLM, elle est locataire de l'office. C'est presque un travail social, cela s'appelle le bail glissant.

> *« L'acte de construire est un acte fort de lien social. »*
>
> *Patrick Bouchain*

Et j'ai trouvé ça tellement beau que l'on puisse inventer quelque chose de totalement « illégal », parce qu'il s'agit de fait d'une sous-location ! Et si l'occupant de ce logement isolé redevient « normal », se réinsère dans la société, on accepte de le rendre titulaire du bail. Il s'agit là d'une faille dans le système qu'il convient d'exploiter pour créer de toutes petites structures qui s'occupent des gens en les connaissant et non pas d'une manière abstraite. On fait alors un véritable travail de mixité sociale, une sorte de mitage, qui est un mitage politique.

Ensuite, je me suis rendu compte que pour les gens très pauvres, à qui on défend l'accession à la propriété, on en revient à une disposition qui existait à la Libération : le prêt à taux zéro ou PTZ. Il est vrai qu'actuellement, vu le prix de l'immobilier en accession, il faut soit faire un petit héritage, soit déjà posséder quelque chose et le vendre pour « progresser ».

Mais, quand on ne possède rien au départ, on reste toujours locataire. Il peut donc être admissible de vendre le logement social à son occupant. Car celui qui a payé un loyer pendant vingt-quatre ans est dans la même situation que celui qui a fait un emprunt sur vingt-quatre ans et l'a remboursé. Avec le prêt à taux zéro, on fait en sorte que le prêt et son remboursement soient équivalents à l'aide qui va être attribuée.

Je me suis donc dit, entre le PACT-ARIM et l'association, entre le prêt à taux zéro et peut-être le modèle des Castors - on donnait quarante heures de travail, en échange de quoi on accédait à 80 % de l'emprunt au Crédit foncier, ces quarante heures équivalant aux 20 % d'apport personnel -, n'y aurait-il pas la possibilité d'une expérience qui mêlerait de l'auto-construction, éventuellement des financements pour les plus pauvres, et peut-être un vrai travail des politiques qui auraient alors prise sur la réalité sociale ?

*Il y a une grande différence entre le temps de l'apogée des grands ensembles et la période actuelle, c'est que la figure de l'habitant n'est plus socio-économiquement la même.*

*Aujourd'hui, le pauvre dont vous parlez est en fait un chômeur, un chômeur chronique si je puis dire, définitif. Alors, comment ce qui apparaît comme un handicap terrible - le fait de ne pas avoir d'emploi - peut-il être transformé en quelque chose qui positiverait, finalement, sa propre existence ?*

D'abord, on pourrait dire que le logement social est une disposition que l'État a prise quand les privés n'ont plus répondu à la demande parce qu'ils plaçaient leur argent ailleurs, l'immobilier et la location ne rapportant pas. Auparavant, le privé logeait le plus pauvre, ensuite l'employeur a logé son ouvrier, y compris le plus démuni. Mais un jour, avec la mobilité de l'emploi et le retrait de l'employeur, le plus pauvre s'est retrouvé

*Auditorium "La grange au Lac", Thonon-les-Bains (74).*

> *La question est celle de construire une architecture pour les hommes : une architecture à Haute Qualité Humaine plutôt qu'à Haute Qualité Environnementale.*
>
> *Patrick Bouchain*

incapable de se loger sur le marché immobilier. La société a alors pensé qu'il fallait le reloger dans de bonnes conditions sanitaires, en le sortant des bidonvilles, des garnis, etc. D'où peut-être ce grand moment positif de l'architecture moderne, aérée, ventilée, celle du confort avec le grand ensemble. Mais on a cru que, en répondant de cette manière, on avait répondu à tout.

Et, en effet, la norme a changé, la norme sociale, pas la seule norme technique dont on parle toujours. Avec le vieillissement des occupants, leur changement de situation socioprofessionnelle, l'arrivée d'immigrés avec de nombreux enfants, etc.

On pourrait désormais se dire que le logement social s'adresse à « l'anormal », et qu'il devrait être l'exemple du respect de l'anormalité et de la diversité de sa population : de cultures, d'âges, de modes de vie, y compris dans la vie de couple. Diversité de ses emplois également puisque, sans parler de celui qui va être au chômage à un âge avancé, il y a celui qui, après l'adolescence, ne rentrera jamais dans l'emploi et restera à la charge de sa famille.

Le logement social va donc se scléroser pour partie, parce que la mobilité sera encore moins grande qu'avant. Ce sera là quelque chose de nouveau, mais aussi d'intéressant. Parce que derechef on se retrouvera presque dans le droit commun, en se retournant vers le parc privé.

Il ne faut pas se voiler la face : le chômage s'installe, il est désormais un des éléments de l'économie libérale et de la mondialisation. Et, comme il représente 8 à 12 % de la population nationale et 10 % de la population européenne, on ne peut plus l'ignorer.

Pour positiver, on pourrait dire que, puisque la société a les moyens de se payer des chômeurs, puisque c'est rentable pour elle d'en

*Culture et urbanisme, installer des lieux de partage au-delà des questions purement techniques.*

*Académie des Arts du Cirque Annie Fratellini, à Saint-Denis (93).*

avoir, même si elle ne les veut pas trop à la rue et leur fournit différentes aides (le RMI, le chômage, les formations auxquelles elle ne croit pas tellement), elle pourrait aider cette personne - qui a donné un temps à l'économie et qui se trouve désormais exclue de l'économie au sens économiciste - à rentrer dans l'économie sociale, cette économie qui serait la non-économie, ce que l'on appelle l'économie solidaire et qui en rien ne correspond à une économie solidaire de la marge. On pourrait donc accueillir à bras ouverts ces 10 % de gens qui cherchent à la fois un logement et un emploi, et leur permettre de construire la ville, pas seulement le logement et pas que pour soi. Il s'agirait de les placer dans une économie aidée, comme sont aidées les grandes entreprises, dans une véritable économie de la construction de son environnement social.

Pour re-personnaliser la vie, puisque « habiter » c'est « exister », il se révèle indispensable d'aider l'individu à s'affirmer comme personne et non pas d'aider « en général »... Et la personne, pour « grandir » en elle-même, se doit d'agir collectivement, dans le sens d'œuvrer. Pourquoi ne pas activer et coordonner les entreprises solidaires, les associations caritatives, les services sociaux en les accompagnant auprès de ces habitants disponibles ? On pourrait ainsi reconsidérer le fonctionnement du logement social. Comment se ferait l'attribution ?

Par la participation et non pas par la bureaucratisation. Et la conception ? Également par la participation, avec par exemple des ateliers conduits par des architectes, y compris privés, dans un cadre collectif, comme cela existe déjà. Et la construction pourrait aussi relever d'un acte de participation, associant des artisans, des petites entreprises et ce travail des gens. Ce qui réglerait par ailleurs le considérable problème de la norme. Car comment construire de manière dénormée ? Seulement si les gens construisent eux-mêmes. Si un nouvel office d'HLM se constituait, il ne pourrait pas, seul, imposer de dé-normer. Mais on peut envisager une partie de l'habitat construite dans la norme, structurelle, et son aménagement réalisé en autoconstruction ou en prêt à finir. Et, à ce moment-là, on peut dé-normer, et par exemple, choisir la fenêtre que l'on veut !

On pourrait aussi appliquer cette méthode à la gestion, le grand problème du logement social étant qu'il est géré de manière anonyme. On devrait envisager, comme dans le privé, la création de petits syndics.

Il s'agirait ainsi d'organiser différemment attribution, conception, construction, production et gestion, comme c'est déjà le cas dans certains pays européens et aux États-Unis, avec de petites unités de logements sociaux structurées par des équipements culturels.

J'aimerais également associer culture et logement social, culture et urbanisme, culture et habitat, pour qu'il ne s'agisse plus que d'une question purement technique, qu'il s'agisse aussi de sensibilité. Peut-on réintroduire le sensible, et les sens, dans la construction ?

*Il y a plusieurs points importants dans vos propos, aussi attardons-nous sur certains d'entre eux. Qu'est-ce que dé-normer et pourquoi dé-normer ?*

La première chose à considérer, c'est que toute norme ne peut pas atteindre son objectif. Quand on norme, c'est une façon de se dédouaner ; de plus, la norme appliquée à un objet peut créer l'inverse de ce qu'elle devrait produire sur l'objet d'à côté. On pourrait aussi dire que détruire du logement

*Dé-normer le logement social : un travail en cours au Chemin Vert, à Boulogne-sur-Mer.*

social est contraire à la norme HQE (haute qualité environnementale), puisque celle-ci devrait exiger de ne plus consommer de matière et de consommer moins d'énergie. Détruire pour reconstruire avec une nouvelle matière au prétexte que l'on va construire mieux qu'avec la matière d'avant, c'est déjà ne pas avoir la vision globale de la HQE.
On devrait se poser cette question sur l'environnement : peut-on avoir une norme globale, qui prenne en compte tout ce qui concerne le logement ?
J'aimerais faire avec la norme ce qui se produit avec le Code civil ou le Code pénal. Ils reflètent une société qui a besoin d'écrire des lois et des règlements pour pouvoir vivre en harmonie. Mais ceux-ci sont mis en permanence à l'épreuve de la réalité, à travers la jurisprudence. Ce qui n'est pas le cas avec les normes, qui restent dictatoriales. Il ne s'agit donc pas de dé-normer pour le plaisir, comme de déprogrammer pour le plaisir, mais d'essayer d'atteindre une éthique qui assurerait une norme de vie sociale.
On devrait constamment mettre à l'épreuve la loi, la norme, la règle et la réalité. Dans ce cadre, je souhaiterais faire une lecture commentée des règles, comme on le fait pour les textes des grandes religions, y compris de la règle européenne. Afin de savoir pourquoi, par exemple, la HQE allemande ne prend pas en compte exactement les mêmes choses que la HQE française. Ce que j'aimerais vraiment travailler au centre du dé-normé, c'est la norme et sa mise à l'épreuve de la vie. Comme le disait Jaurès : une loi inhumaine n'est pas une loi.
Puisque ce sont les hommes qui édictent les lois.
Dans les textes religieux, il n'est pas utile d'expliquer sur 4 000 pages pourquoi « tu ne tueras pas ». Alors, le Code des marchés publics pourrait se résumer à « tu ne voleras pas ». D'ailleurs, le code actuel empêche-t-il de voler ?
Dé-normer n'est pas s'opposer, c'est alléger et adapter le code à la vie quotidienne.
Et pourquoi ne pas faire des logements sans destination, celle-ci se dessinant à l'usage ? En effet, pourquoi aime-t-on tant le patrimoine privé ? Parce que l'on y trouve quelque chose d'assez subtil, qui a été transformé par ses habitants et qui a évolué dans le temps. Et c'est justement ce rapport entre l'histoire de l'architecture et de son usage qui fait la valeur d'un lieu. Alors que le logement social impose un comportement inverse : on doit le rendre dans l'état d'origine lorsque l'on part. C'est là une négation de l'histoire sociale ! C'est ne pas accorder au logement le droit de produire sa propre histoire de l'architecture ! Chaque occupant devrait pouvoir apporter sa pierre au logement, il ne faut jamais figer les choses.
Un appartement avec une norme abstraite est fait pour tous et pour personne. Il est désincarné.

*Le deuxième point important ne serait-il pas de transformer l'habitant, de quelqu'un « dans la ville » en quelqu'un « de la ville » ? Et par conséquent de stimuler la citadinité et non pas seulement la citoyenneté...*
En effet, il ne faut pas tomber dans le travers du trop local, où l'on se replie en oubliant

> *« L'important ce n'est pas l'espace, mais ce qui s'y passe ! »*
> Patrick Bouchain

*Le Chemin Vert à Boulogne-sur-Mer.*

*Autour de la maison de Sophie, l'architecte*

*... à la fois atelier permanent, lieu de rencontre*

les visions plus larges. Il faut être dans le tout petit, la proximité, mais ce tout petit doit se rattacher à l'ensemble. Je pense que nous sommes un dans un monde, en relation avec le monde. Il faut donc donner les moyens à toute personne de faire « acte de souche », et pour cela il faut qu'elle puisse passer à l'acte de construire, qu'elle laisse une trace, même si celle-ci n'est pas pérenne puisque l'histoire de la ville est faite d'une multitude de constructions, destructions, réutilisations.

> *« La fête, c'est du temps hors du temps, des moments qui révèlent quelque chose, une autre façon d'habiter l'espace... »*
>
> *Patrick Bouchain*

Il faut amener l'habitant à prouver qu'il est un acteur de la ville - et pas seulement reconnu administrativement - par ses actes de présence.
Je pense par ailleurs que l'on n'a pas trouvé mieux jusqu'alors que la démocratie représentative. Mais encore faut-il que ses représentants sachent à un moment donné faire confiance aux « représentés » et déléguer pouvoir à un individu ou à un groupe qui saura, dans l'intérêt général, mener à bien un projet et le gérer. Je pense que les habitants sont plus prêts que les élus au changement. Ils seraient capables de prendre en charge pour un ou deux ans une activité d'intérêt général sans pour autant être des oligarques de la politique. Il serait donc intéressant de dire à quelqu'un qui fait des réclamations : « prends en charge la construction de ce que tu réclames, je te donne le cadre pour le faire, le territoire ». On pourrait d'ailleurs dans ce sens réintroduire les baux emphytéotiques, et aussi avoir des propriétés d'usage dont on pourrait assurer l'échange, et obtenir un pécule, mais qui ne seraient pas de l'ordre de la propriété patrimoniale. Depuis la Révolution, on a usé et abusé de cette propriété individuelle, pourquoi pas retourner maintenant à des propriétés collectives, à des communaux ? Tout existe pour cela, le découpage territorial, l'outil est là, il suffirait de le réactiver ! On pourrait également tenter ces expériences comme dans une université foraine, en faisant venir un énarque - qui y ferait son stage plutôt qu'en préfecture -, un étudiant de Sciences-Po, un étudiant en architecture, un étudiant d'un lycée professionnel, un futur employé de ville, un chômeur, etc. Ce serait un territoire de transmission, d'expérimentation.

*Comment Patrick Bouchain, architecte non diplômé que l'Ordre traque, devient-il promoteur ?*

D'abord, je n'aime pas appartenir à des catégories. J'ai été dessinateur, professeur, assistant de politique, assistant d'artiste, maître d'ouvrage dans des établissements publics, fonctionnaire dans une collectivité locale, associé « scénographe » à Loïc Julienne architecte, etc. Ensuite, j'ai envie de me lancer dans ce métier complète-

*... et de découverte*

*... se crée une nouvelle vie*

*... pour (re)construire ensemble les maisons.*

ment galvaudé de promoteurs. C'est un beau nom, il s'agit en effet de promouvoir, comme être entrepreneur consiste à entreprendre. Ce qui va poser encore une fois un problème de droit. Mais ne pourrait-on pas mettre cela aussi à l'épreuve ? Les lois sont évidemment faites pour ne pas être transgressées. Mais si quelqu'un, à un moment donné, contre la loi, essaie de voir si on ne pourrait pas apporter une amélioration dans l'intérêt général, pourquoi pas ? Même si je demande bien sûr, comme tout un chacun, à être contrôlé professionnellement. Et, pour finir, je voudrais aussi construire moins cher, et je pense que la norme est pénalisante au niveau du coût de construction. Il faudrait construire mieux, moins cher et écologique. Ainsi, juste sur le financement, on pourrait trouver de l'argent ailleurs, comme je l'ai fait pour des équipements culturels où se sont associées plusieurs forces, qui viennent parfois avec leurs connaissances et leurs financements propres.

*Propos recueillis par Annie Zimmermann et Thierry Paquot, le 27 mars 2008, à Paris.*

P.-S. : Le travail entrepris à Boulogne-sur-Mer (photos ci-dessus) est une mise en pratique des idées évoquées dans le cadre des Universités de la Ville et de l'Urbanité : un projet de (re)construction de 60 maisons, mené avec la présence d'une jeune architecte à demeure, Sophie, allant à la rencontre du quartier, de ses habitants, de leurs attentes. Elle a fait de sa maison un atelier permanent d'architecture mais aussi un lieu ouvert (chacun peut y venir), un lieu de découverte (elle organise des ateliers, aide les enfants dans leur quotidien), mais aussi un lieu de fête. Le projet qui se construit ici, ensemble (avec chacun des habitants, avec le soutien des institutions) fait de chaque chantier un acte social et culturel.

## point de vue
### DES ORGANISATEURS

L'humanité du propos de Patrick Bouchain, l'attention portée à celui, celle qui l'écoute, permettent l'inversion du groupe orateur/écoutant. L'invitation à la parole de l'auditoire est lancée, le savoir d'usage prend sa place. Ainsi, le savoir dispensé avec humanité fait écho dans la salle : les « babayagas » et une habitante s'approprient le propos pour re-questionner leur projet de vie.

# Architecture, habitat et préférences : formatage ou formation ?

Par Jean-Louis VIOLEAU, sociologue

bio express

## JEAN-LOUIS VIOLEAU

Né en 1969, Jean-Louis Violeau est sociologue, chercheur au sein du laboratoire Architecture-Culture-Société (École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Malaquais / CNRS UMR AUSSER) et enseignant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette. Ses travaux s'orientent autour de trois axes : les architectes (le corps et son histoire), les élites (la sédimentation des générations) et les multitudes (les destinataires, usages et pratiques, du logement social aux centres commerciaux).
Il collabore régulièrement avec les magazines *AMC-Le Moniteur Architecture, d'A (d'architectures)*, et avec les revues *Esprit* et *Place publique*. Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Les architectes et mai 68* en 2005, il a récemment publié *l'Architecture contemporaine en Bretagne XX^e et XXI^e siècles* en 2009 et *Les 101 mots de l'Utopie, à l'usage de tous* (Archibooks, 2009).

*Le propos de Jean-Louis Violeau lors de son intervention dans le cadre des Universités de la Ville et de l'Urbanité apporte un éclairage sur la question du choix esthétique de la maison individuelle indépendamment des valeurs d'usage : un choix manipulé et formaté par les images et illustrations données à voir à chacun au quotidien. Le goût est-il formaté ou formé ?*
*Face au repli sur soi, la solution n'est-elle pas à trouver dans la forme de la ville plutôt que dans l'aspect de la maison ?*
*L'article qui suit, écrit pour le CNRS, illustre son propos.*

D'une manière générale, les architectes se trouvent aujourd'hui confrontés à une esthétisation généralisée planifiée par un monde dont la puissance de formatage est aussi fascinante qu'insupportable. Un petit détour permet alors de mieux saisir les ressources, parfois insoupçonnées, qu'offre l'architecture dans ce monde-là. Par exemple, l'architecture, dans ce qu'elle exprime d'une ambiance, sert aussi, bien entendu, à faire de la pub.

Les publicitaires s'en sont donc saisis de plus en plus fréquemment ces derniers temps, se jouant avec un savoir-faire diabolique des obstacles que révèle une enquête sociologique traditionnelle : difficulté à dire et isoler les caractères d'une architecture (satisfaisante), descriptions par défaut, notamment par la négative (je n'aime pas…), crainte du jugement déclassant, stratégies diverses d'évitements et de déplacements…

Certains critiques d'art ont récemment déploré que ce triomphe de l'esthétique (généralisée) s'accompagne d'une disparition de l'« œuvre » au profit d'un nouveau régime de l'art (à l'état « gazeux » désormais, comme Yves Michaud a pu dire). Qu'en est-il chez les architectes, ou plutôt chez certains architectes ? En prise directe avec le réel, la partie s'y joue (peut-être) un peu différemment. Plutôt qu'un état « gazeux » (difficilement envisageable il est vrai) c'est une architecture du neutre qui apparaît comme répondant le plus directement aux typifications par genres et par « ambiances » qu'affectionnent généralement les « tendanceurs » et autres cabinets de marketing. Mais le neutre renferme lui-même des dimensions extrêmement hétérogènes et polysémiques : s'agit-il du neutre qui renvoie au banalisé et au générique, brillamment théorisé par Rem Koolhaas ? S'agit-il du neutre des architectes « suisses », auquel cas d'une simplicité de bon aloi et d'une neutralité plutôt élitiste - sinon extrêmement sophistiquée ?

Ou alors, s'agirait-il enfin d'une architecture du neutre qui résumerait ce balancement caractéristique de l'expérience du quotidien, entre familier et étranger, qui est aussi le théâtre intime de la formation du jugement de goût. Ce jugement se fixe lentement, et il est persistant plutôt que fixe et définitif.

> *« Le jugement de goût s'organise suivant des structures persistantes. »*
>
> *Jean-Louis Violeau*

*"Les trois petits cochons", A. Telier, Gerda Muller, albums du Père Castor - Flammarion, 1958.*

> *« Le refus de la ville, au travers des médias, a laissé des traces... »*
>
> *Jean-Louis Violeau*

*Les Inrockuptibles, 12 septembre 2005. Surtout, ne pas confondre populaire et majoritaire (et encore mois populaire et « people »…).*

> *« Existe-t-il des moyens d'aller ailleurs que dans les modèles dominants ? »*
>
> *Jean-Louis Violeau*

> *« Ce que vous dites, c'est moi : la maison individuelle c'est horrible... et revenir vers la ville c'est impossible ! »*
>
> ***Parole de participant***

Rejoignant le régime de temporalité qui domine la vie quotidienne, une succession des jours définie comme ce qui survit à toutes les crises et excède les vies singulières, le jugement de goût s'organise en effet suivant des structures persistantes, statiques en apparence mais mues par un lent mouvement d'ensemble, à l'image de ce que Fernand Braudel décrivait sous la notion de longue durée. Le « goût » (et le goût pour le neutre en particulier), c'est en quelque sorte une puissance du temps, une puissance de résistance, de résilience. Et un peu comme dans la vie quotidienne où notre expérience s'organise autant autour d'une familiarisation progressive avec des espaces et des temporalités qu'au fil de l'exploration régulière de frontières et de seuils vers l'étranger (à l'image de la bipolarité Hestia, la divinité du chez-soi / Hermès, la divinité des seuils et des routes qui structurait l'espace grec antique et organisait son quotidien), le familier et l'étranger coexistent en permanence dans la formulation du jugement de goût.

Comme dans le quotidien, pas de « synthèse » entre ces deux pôles mais une coexistence, une forme de « paix quotidienne », une « pacification » qui n'empêche cependant pas les étranges irruptions : surprises, conflits, désorientation manifeste, ou plus banalement « faute de goût ». « Étrangement familier » ou « inquiétante étrangeté », l'expression freudienne, dont se sont récemment emparés les architectes proches de l'école contemporaine suisse peut être comprise comme le moment où tout ce que l'on prenait pour le plus familier et habituel présente soudain un étrange visage, sous la croûte du familier, de l'éternel retour et de la fréquence, sous la croûte du temps quotidien fait d'adhésion et de « normalité ». Ce conflit entre le familier et l'étranger n'est jamais totalement résorbé, le chiasme persiste et rejoint (peut-être) une forme d'inquiétude originelle constitutive de notre être.

*Jean-Louis Violeau, sociologue.*

*5 publicités parues en 2006 et 2007 au sein d'hebdomadaires à fort tirage ("Nouvel Obs", "Télérama", "L'Express"...). Le goût ne s'établit, ne se fixe pas (seulement) à partir de perceptions de qualités spatiales (ou formelles) mais aussi à partir de récits et d'images fabriquées (la pub, ambiances et genres...).*

> *"L'architecture, ça sert aussi à faire de la publicité."*
>
> *Jean-Louis Violeau*

## point de vue
### DES ORGANISATEURS

Le point de vue du sociologue interroge et met en lumière la manipulation des images et donne une explication à nos goûts codifiés. Une réflexion collective s'engage. Des clés de compréhension permettent de mieux analyser et comprendre ce qui se joue dans notre imaginaire.
La rencontre à l'unisson des approches du sociologue et de l'architecte a enrichi le débat.

# 1ER COURS PUBLIC DU CYCLE

## ARCHITECTURE DE LA VILLE

Cours du 6 décembre 2007

Bien avant l'apparition de villes au sens où nous l'entendons aujourd'hui, dans des établissements proto-urbains, des groupements domestiques apparaissent et s'organisent constituant de véritables quartiers d'habitation.

Dès le néolithique, en Anatolie, les quartiers de maisons sont tellement resserrés qu'on y accède par les toits ! Pourtant, ils annoncent le mode de fabrication du tissu résidentiel qui deviendra la matière première de toute ville. Il faudra attendre encore deux mille ans pour voir se développer, du Nil au Gange, des civilisations proto-urbaines qui annonceront et influenceront les villes de la civilisation sumérienne notamment, puis, plus directement, la ville européenne.

On fait souvent commencer l'histoire urbaine à la Grèce ou à Rome. Cependant l'architecture de la ville doit trop à l'aire résidentielle pour occulter l'héritage des établissements proto-urbains antérieurs, d'autant plus que cette réalité explique le mode de fabrication de l'ordinaire de la ville, réceptacle d'urbanité.

À Athènes, la confrontation entre un processus organique de création collective et une ville préalablement pensée dans son ensemble, s'est manifestée de façon exemplaire dans l'opposition entre la ville idéale platonicienne (que l'on retrouvera à la Renaissance) et une vision aristotélicienne plus pragmatique qui défend « la plus belle œuvre que les hommes puissent faire ensemble ». Une pensée qui est toujours d'actualité. Les colonisations de la période hellénistique puis l'impérialisme de Rome seront l'occasion de mettre en pratique des modes de fabrication de villes complètes reprenant des éléments d'expériences antérieures.

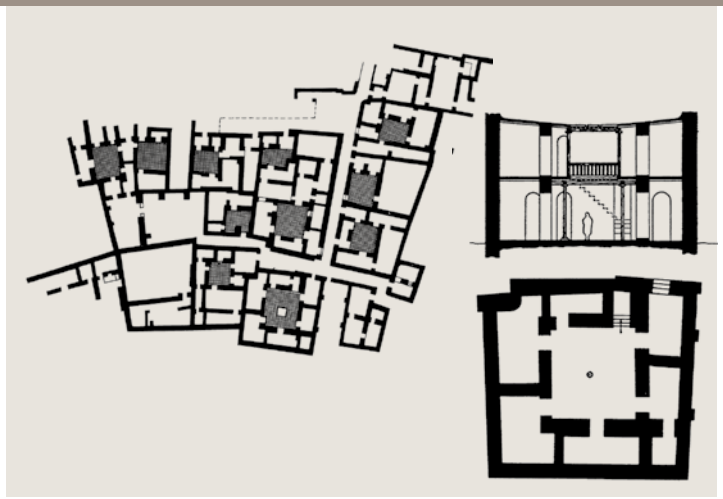
Enfin, le destin des villes de fondations de la « Pax Romana », qui occuperont tout le bassin méditerranéen et monteront jusqu'en Angleterre, aura des formes contrastées : de l'essor régulier jusqu'à la disparition totale. Elles laisseront des traces dans le territoire et dans les esprits.

*La ville sumérienne, la ville hellénique, la ville hellénistique et la ville romaine.*

# Aux sources de la ville européenne,
## de ses origines au Moyen Âge

Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette

*Ur : fondée à la fin du IVe millénaire av. J.-C., ville État de la civilisation sumérienne (Syrie).*



*Assemblage de maisons à Ur, civilisation sumérienne.*

## À Sumer, la ville organique se met en place par le rapprochement d'un habitat jusque-là dispersé.

Ce regroupement correspond à une évolution sociale due au développement du commerce et à la division du travail. Il coïncide avec l'avènement de l'écriture et à la création de villes-États.

L'organisation du tissu résidentiel précède et oriente la forme de la ville qui ne fait pas l'objet d'un dessin préalable mais découle d'un processus d'agglomération de maisons.

La sédentarisation des populations entre le Tigre et l'Euphrate va entraîner la création de villes fortes entourant les ziggourats (temples pyramidaux en terre crue).

Leurs quartiers d'habitation constituent une sorte d'archétype du tissu résidentiel qui va fonder certains principes de la ville européenne notamment la mitoyenneté, la relation directe de chaque maison à l'espace public et la continuité de celui-ci.
La division du travail va provoquer l'apparition de boutiques et d'ateliers insérés au tissu qui devient mixte.

La maison urbaine s'organise autour d'un patio, espace servant commun, reprenant les fonctions domestiques de la cour des maisons rurales dont elle est l'héritière. Ce type d'habitat traversera les âges. Il est aujourd'hui représenté avec des variantes qui ne remettent pas en cause son principe d'organisation autour du cœur de la communauté domestique.

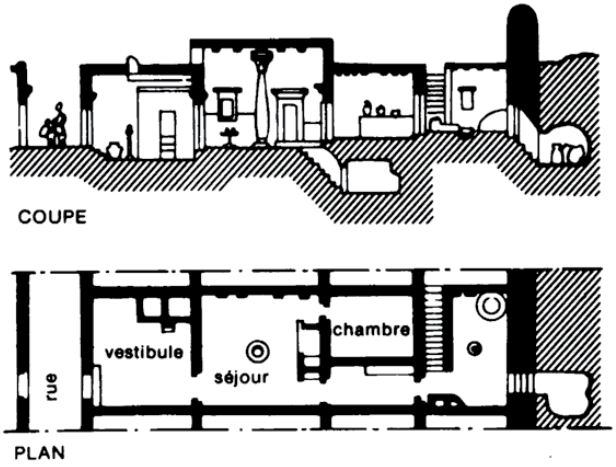
Le groupement se fait par mitoyenneté et l'accès à chaque maison est assuré directement depuis l'espace public qui dessert chaque habitation. Parfois en impasse mais toujours reliée au réseau principal, la rue est née, capable de recevoir une urbanité de voisinage.

*En Égypte : les premiers lotissements (sécurisés et ségrégatifs). À Deir el Medineh (vers -1400), un lotissement spécialisé.*

La logique de colonisation entraîne un principe préalable de découpage du sol pour attribuer des parcelles domestiques. Dans cette civilisation qui invente le métier de géomètre, l'organisation est prédéfinie, d'où la géométrie du plan qui optimise la forme de la rue et permet des extensions par adossements successifs.

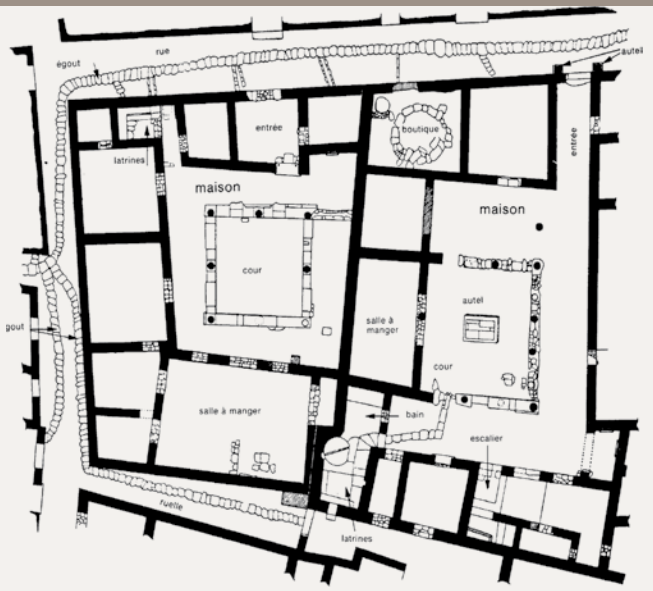
Sans aucune mixité fonctionnelle ni sociale, ce quartier d'habitat pour artisans est spécialisé et sécurisé afin de protéger les secrets de construction des temples. Cet habitat, qui ne dispose pas d'espace commun autre que la rue desservant les lots, fait penser au développement actuel de lotissements sécurisés.

En Égypte, apparaissent des colonisations résidentielles projetées par un pouvoir pharaonique centralisé. L'alignement ainsi que l'îlot découpé en lots se développent. Le dessin précède la construction, le projet d'ensemble précède le développement individuel.




*La rue dessert des maisons construites sur le même type, le séjour central est éclairé par le haut. Chaque maison possède un accès à sa terrasse ainsi que des caves. Il n'y a que des habitations.*

*Plan de Délos.*




*Organisation des habitations à Délos.*

## À la période hellénique, la démocratie et le site produisent la ville.

En Grèce, apparaît la civilisation urbaine répartie entre ville et campagne. Le terme « Polis » désigne alors à la fois la cité et ses habitants. Un dessein de ville précède son dessin et le site est pris en compte, la collectivité organisée définit la place des monuments et des espaces publics. Le principe archétypal de l'assemblage des maisons est repris pour les quartiers d'habitations qui s'organisent par agglomération comme dans les établissements antérieurs.

### La ville hellénique de Délos

Le cas de Délos correspond bien aux caractéristiques de la ville hellénique où le plan général de la ville est pensé en fonction de son territoire et où l'aire résidentielle reprend le modèle formel organique mésopotamien et mycénien tandis que les espaces publics de la ville démocratique se mettent en place.
Les habitations s'installent sans plan préétabli, et on retrouve ainsi des principes d'organisation domestique universels.

Le réseau de voies publiques est maillé, l'îlot se régularise. La desserte des maisons se fait soit en bord d'îlot soit par des impasses parfois terminées par des petites places selon les principes sumériens mais dans une géométrie des îlots plus régulière. Les parcelles habitées n'ont pas la régularité des lotissements prédessinés et leur forme est issue de l'imbrication progressive plutôt que du découpage régulier.
La forme des maisons décline l'archétype à patio distributif central déjà vu dans les établissements proto-urbains cités plus haut.

### Peu de nouveauté dans la forme de la maison

Les maisons ont une seule entrée depuis la rue, les pièces sont distribuées par la cour bordée d'un portique, héritage des maisons rurales. Aucune pièce d'habitation ne donne directement sur la rue, excepté les boutiques qui sont alors séparées des espaces d'habitation.
Les égouts se situent sous l'espace public.

*À Cnide, actuelle Turquie, l'implantation hellénique occupe toute l'île et tire parti de la topographie du site pour l'implantation de ce théâtre.*

*Agrigente : l'acropole avec ses temples est visible de la mer et domine le site. Au premier plan dans la plaine, les quartiers résidentiels invisibles aujourd'hui, attendent d'être fouillés.*

La période hellénistique est celle de l'agrandissement des villes existantes et de la colonisation de nouveaux territoires. Le dessein précède le dessin. Le plan imposé apparaît.

Agrandissement et colonisation entraînent une organisation spatiale modélisée et rationalisée qui remplace le pragmatisme de la démocratie athénienne et annonce la vision platonicienne critiquée par Aristote. Nous avons vu que ce différend entre le maître et l'élève traversera toute l'histoire de la ville occidentale, il reviendra dans toutes les utopies urbaines, il est encore à l'ordre du jour.

Hippodamos de Milet pense à la fois une ville organisée en quartiers spécialisés et suivant un plan régulier préétabli, c'est l'origine du maillage orthogonal. Le tracé viaire prend le pas sur l'assemblage spontané et négocié des parcelles formant l'îlot, il organise la forme générale de la ville suivant une géométrie orthogonale : la grille.

Olynthe se développe en conservant son acropole antique. Son agora demeure à l'écart du tissu résidentiel.

*Plan d'Olynthe*

### Olynthe se développe par agrandissement résidentiel de la ville existante

À Olynthe (agrandissement d'une ville existante), la grille organise l'agrandissement systématique par îlots rectangulaires suivant une géométrie qui intègre un mode de découpage accueillant les maisons traditionnelles à cour. L'acropole et l'agora sont encore séparées gardant la différence originelle entre villes haute et basse.

### Milet est une ville de fondation intégrant tous les éléments

À Milet (ville de fondation), l'acropole et l'agora sont intégrées au maillage général de la ville de même que tous les grands équipements, l'influence du site diminue et le caractère systématique du plan marque la prééminence de la logique de fondation par une grille dont les îlots sont d'ailleurs carrés.

*Plan de Milet*

> *La forme d'appropriation et de construction de l'espace présenté (auparavant), avec ses correspondants sociaux et mentaux, est universelle : elle exista partout où il y eut de l'habitat humain. Mais, à partir de ce socle commun, les évolutions sont diverses, les desseins et dessins aussi. Nous abordons maintenant l'histoire urbaine occidentale. On repère à son origine deux types distincts : la ville grecque, la cité médiévale.*
>
> *Paul Blanquart**

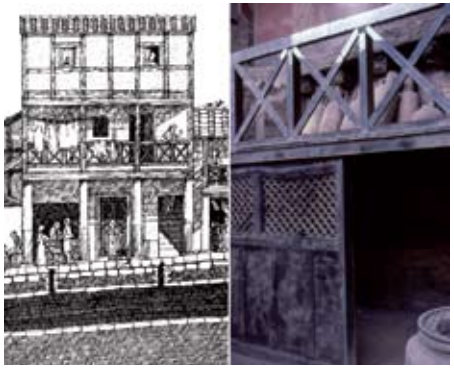
Dans les villes romaines de colonisation (impériale), le plan intègre tous les éléments lors de la fondation. Les grands équipements sont à l'intérieur de l'enceinte. Les habitations forment le tissu ordinaire, le luxe se développe à l'intérieur des maisons. Les monuments et les espaces publics majeurs sont magnifiés par leur position et par leur traitement architectural sur l'espace public.

À Pompéi et Herculanum, le plan fondateur intègre tous les éléments constitutifs de la forme urbaine. Une hiérarchie apparaît dans le statut des voies, les îlots sont découpés en parcelles intégrant les différentes demeures, les monuments et les équipements sont desservis par les voies principales. Les espaces publics majeurs sont également inclus dans la géométrie du maillage et marquent la hiérarchisation de ces voies.
La ville romaine reprend les acquis de la ville hellénistique et, en y appliquant de façon systématique les principes universels de l'organisation domestique groupée existant avant la ville (l'îlot urbain), elle transmet sa contribution à la ville européenne qui opérera jusqu'à la chute de son empire. Ce sont ces principes que l'on trouve sous la plume de Vitruve*.

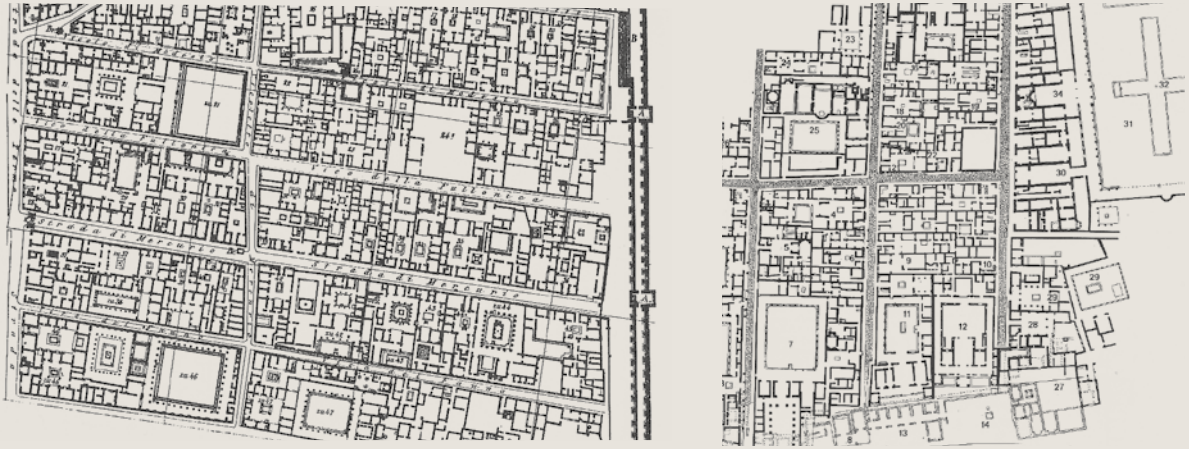
*Le long du "cardo maximus" et du "decumanus maximus" se déploient les espaces publics collectifs et les grands équipements. Cette rue de Pompéi conduit au forum.*

*Dans les quartiers d'habitations, le luxe des maisons ne se manifeste pas sur l'espace public, l'espace privé n'est pas visible de la rue.*

> *Odit populus privatam luxuriam, publicam magificentiam diligit*
>
> *Le peuple déteste le luxe privé, il soutient la magnificence publique.*
>
> Cicéron



*La maison d'artisan ou de commerçant est déjà là, s'organisant autour d'une cour intérieure. La façade s'ouvre sur la rue.*



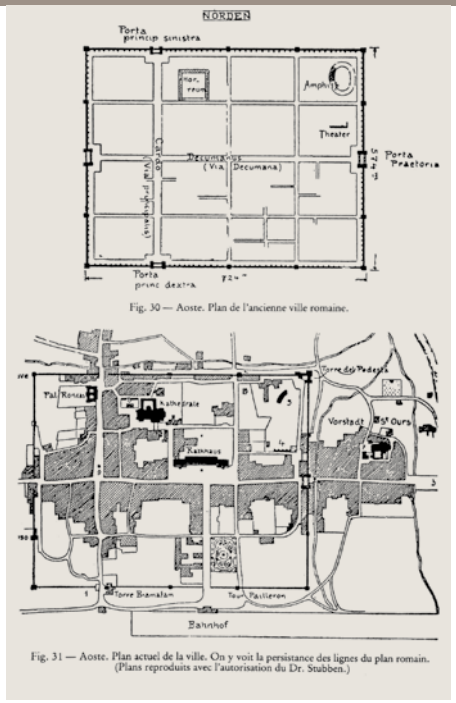
*Le tissu résidentiel à Pompéi et Herculanum.*

*À l'intérieur, le quadrillage viaire dessert l'ensemble des îlots. La rue est pavée, équipée de trottoirs de passages protégés, de fontaines.*

*Une voie de faubourg qui annonce la ville fermée par la "limitatio".*

Herculanum est marquée par l'absence de composition autour d'espaces majeurs : les équipements sont intégrés au tissu. On voit apparaître les maisons d'artisans et de commerçants liées à l'habitation, située en fond de parcelle. Seules les boutiques s'ouvrent sur la rue équipée de trottoirs et d'égouts, comme à Pompéi. Dans ces deux exemples, le traitement des espaces publics fait l'objet du même soin.

Les cités romaines arrêtent de se développer en Europe, laissant des traces sur le territoire : voies romaines, tracés de rues, ouvrages d'art ou monuments comme à Palmyre où ils règnent au milieu des ruines abandonnées.
Ce modèle d'organisation et d'aménagement restera toutefois dans les mémoires pour revenir plus tard dans la composition des villes européennes.




*Plan d'Aoste :*
*l'organisation romaine des voies (maillage) perdure, la ville se transforme dans la continuité en maintenant le maillage des rues sauf dans le cas d'interventions publiques. Parker et Unwin "Étude pratique des plans de ville"*.*

*À Florence :*
*la récupération des ruines dessine le tracé des rues actuelles du quartier Santa Croce : lors de la création de ce nouveau faubourg, une voie suit l'arène, une autre est percée au travers.*

Ce qui reste de la ville romaine est une méthode de fabrication de la ville qui peut être appliquée par un militaire borné et un moine analphabète selon l'expression utilisée par Philippe Panerai pour la ville hispano-américaine. Elle renaîtra de ses cendres mais dans un premier temps, la population quitte les villes qui rétrécissent. Les habitants qui restent, se réfugient dans une petite surface, abandonnant les grands édifices qui serviront le plus souvent de carrières. La transformation des ruines en vue d'y faire des habitations et le maintien du tracé des principales rues seront l'héritage visible de la ville romaine pendant la première partie du Moyen Âge.
La réinterprétation des méthodes de fondation, volet savant de cet héritage, réapparaîtra avec la reprise urbaine du XIIIe siècle.

*Palmyre, comptoir commercial, devient une ville fantôme.*
*Elle symbolise l'abandon des villes romaines dans leur forme initiale :*
*la magnificence.*

# CONFÉRENCE-DÉBAT

## AUTOUR DE L'UTOPIE ET DE LA RÉALITÉ

Séance du 31 janvier 2008

## Propos introductif

Combien de fois entendons-nous un journaliste questionner un architecte sur sa vision de « la ville du futur » ou un urbaniste sur son « utopie urbaine » ? Combien de fois, dans des expositions ou des colloques, l'on nous montre des architectures dites « utopiques » et des « villes rêvées » ? À chaque fois, le sous-entendu se révèle être un malentendu… Le sous-entendu associe « futur », « prospectif », « anticipation », « fantaisie », « nouveauté » à l'utopie, ce qui ne manque pas de créer le malentendu suivant, l'utopie posséderait une conception spécifique de la ville.

Avant de nous aventurer en terres utopiques, écrites ou pratiquées, j'indique trois préalables, sans en démontrer ici la pertinence. Primo, la ville n'existe pas en soi, il n'y a que des villes – dont l'histoire est relativement récente, environ 7 000 à 8 000 ans (cf. note 1 en fin d'article). Secundo, l'utopie possède une géohistoire particulière qui nous en précise la diversité de ses manifestations et de ses principes, parfois contradictoires entre eux (2). Et tertio, aucun architecte ou urbaniste n'a, à ma connaissance, élaboré une utopie ; celle-ci s'apparente soit au genre littéraire inauguré par Thomas More en 1516, soit s'affiche comme une contre-société expérimentale.

C'est toujours par méconnaissance qu'on gratifie tel ou tel architecte d'être « utopiste » ; je pense aux deux cas les plus célèbres : Claude Nicolas Ledoux et Le Corbusier. Le premier est l'auteur d'une manufacture royale, la saline de Chaux à Arc-et-Senans, qui n'est en rien une utopie sociale, même s'il se préoccupe des conditions de vie et de travail des ouvriers afin qu'ils soient plus efficaces et toujours surveillés selon les saints principes de la hiérarchie. Il n'est en rien partie prenante de la révolution de 1789 comme le démontre parfaitement l'historien Anthony Vidler (3). Le second serait un « contre-utopiste » s'il fallait imaginer une appellation pour désigner le partisan le plus rationnel du fonctionnalisme le plus performant, le parangon du machinisme et du progrès technique pour le progrès technique ! En effet, rien dans son œuvre bâtie, projetée ou écrite (ses nombreux ouvrages sont tous disponibles, il suffit de les lire) n'aborde de près ou de loin la question d'une alternative politique au système capitaliste dominant. Au contraire, à ses yeux, les mutations que celui-ci provoque ne vont pas assez vite, bloquées qu'elles sont par des archaïsmes qu'il convient de combattre. Tous les deux, Ledoux et Le Corbusier, respectent l'autorité (le roi pour le premier, Staline, Hitler ou Pétain pour le second) et n'imaginent aucunement de promouvoir une société différente, ce qui ne les empêche pas de dessiner des formes parfois audacieuses, que des admirateurs ébahis et naïfs taxeront d'« utopiques ». Ni la monumentalité des octrois de la barrière des Fermiers généraux de Ledoux à Paris, ni les tours qui servent de piliers à une autoroute aérienne de Le Corbusier sur certains croquis ou « l 'Unité d'habitation » qu'il réalise à Marseille, ne permettent de les assimiler aux utopistes.


bio express

THIERRY PAQUOT

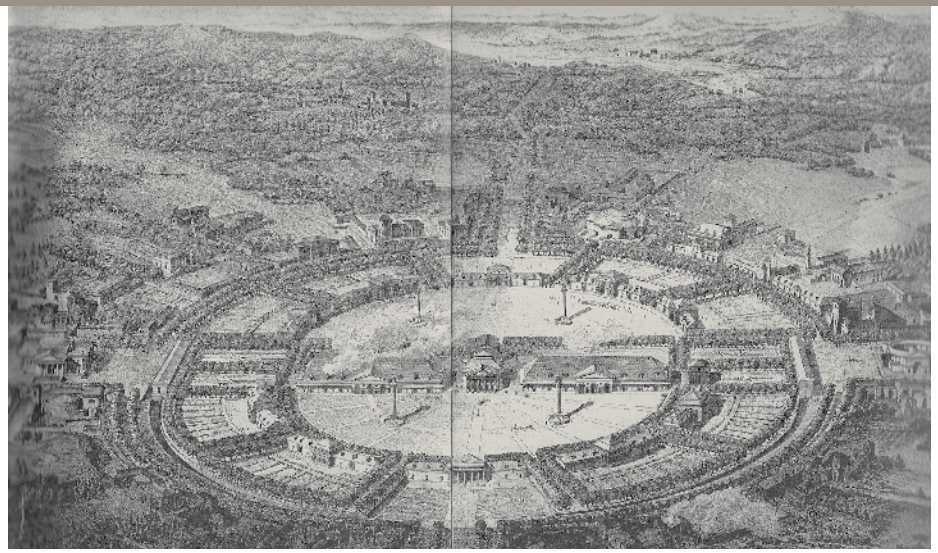
Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, professeur des universités (IUP-Paris XII), éditeur de la revue *Urbanisme*, est auteur de nombreux ouvrages, dont *La ville au cinéma. Encyclopédie* (sous la direction de, avec Thiery Jousse, Les Cahiers du Cinéma, 2005), *Terre urbaine. Cinq défis pour le devenir urbain de la planète* (La Découverte, 2006), *Petit Manifeste pour une écologie existentielle* (Bourin-éditeur, 2007), *La Folie des hauteurs. Pourquoi construire des tours ?* (Bourin-éditeur, 2008), *Ghettos de riches. Tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées* (sous la direction de, Perrin, 2009) et *Les faiseurs de villes1850-1950* (sous la direction de, In-Folio, 2009). Il est membre de la Commission du Vieux Paris, du Conseil scientifique de la Datar, du comité de rédaction de Books.

# Villes en utopies

Par Thierry PAQUOT, philosophe, éditeur de la revue « Urbanisme »

Certes, des architectes et des urbanistes se prétendent « utopistes » et adhèrent à des valeurs qu'ils prétendent « utopiques », comme Paolo Soleri (né en 1919) avec la « communauté intentionnelle » d'Arcosanti (en Arizona), Yona Friedman (né en 1923) avec ses « villes spatiales » ou encore Richard Buckminster Fuller (1895-1983) avec son dôme géodésique et ses innombrables inventions donnant aux individus plus d'autonomie, pourquoi douter de leur conviction ? (4) L'historien de l'architecture Michel Ragon considère plusieurs architectes, en particulier les membres du GIAP (Groupe international d'architecture prospective), comme des utopistes (5), pensant alors que « changer la ville » suffit pour « changer la vie »… À dire vrai, la question n'est pas tant de savoir si des architectes peuvent imaginer de nouveaux contenants que si des femmes et des hommes sont assez déterminés pour proposer un contenu libéré des anciennes contraintes. Les utopies se vivent souvent hors les murs…

> *« Les utopies sont toujours des récits combinant critique sociale et contre-propositions. »*
>
> *Thierry Paquot*



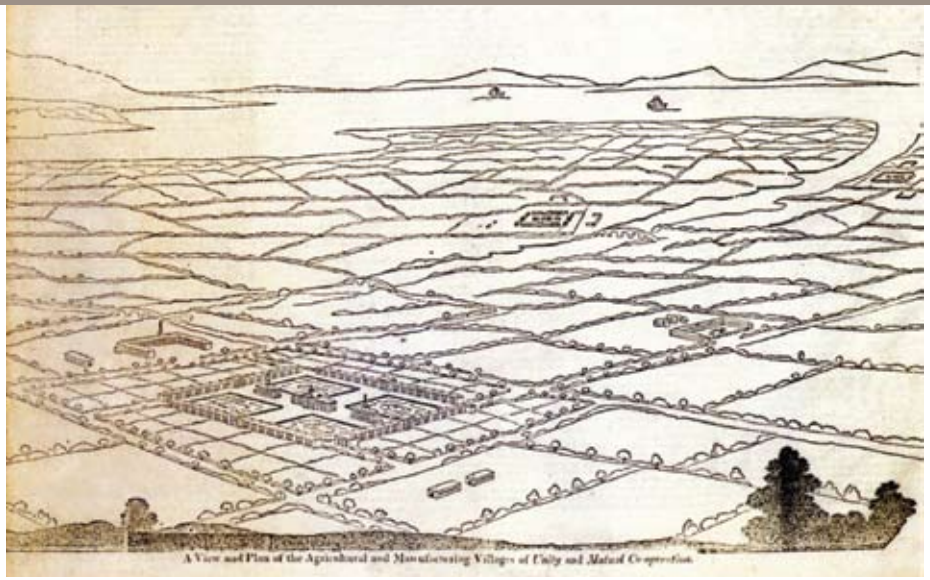
*1774-1779 : saline royale d'Arc-et-Senans par Claude Nicolas Ledoux.*

1- Honneur à Thomas More (1478-1535), car c'est lui qui, le premier, forge ce terme d'« utopie », avec la complicité de son ami Érasme, et crée un genre littéraire (à trois composantes : la critique de la société présente, la description d'une société idéale, et la spatialisation de celle-ci), comme chacun sait, qui sera alimenté par des centaines de récits, plus ou moins bien écrits, de 1516 – date de la publication de son ouvrage - à nos jours. Un libraire viennois en 1911 établissait un catalogue de 1 150 titres d'utopies, sans prendre en considération les utopies pratiquées qui ont été, parfois, relatées par des participants, ou les romans de science-fiction et autres récits d'anticipation qui décrivent des « mondes merveilleux » – ou dictatoriaux ! –, qui relèvent néanmoins de l'esprit de l'utopie. C'est dire si les villes en utopies appartiennent à un éventail particulièrement large et que qualifier une ville d'utopique s'apparente au non-sens (6). Dans « L'Utopie », discours du très excellent homme Raphaël Hythloday sur la meilleure constitution d'une république, nous pouvons lire : « L'île compte cinquante-quatre cités, toutes vastes et magnifiques : langues, mœurs, institutions, lois sont partout identiques ; toutes ont même configuration et partout, dans la mesure où le site le permet, même apparence. La distance qui sépare les villes les plus proches les unes des autres est de vingt-quatre miles ; mais aucune n'est tellement isolée qu'on ne puisse s'y rendre en une seule journée de marche ». L'agriculture est la principale ressource des Utopiens, qui pour la majorité d'entre eux résident en ville, une minorité demeure dans des fermes campagnardes, afin de veiller aux troupeaux. Chacun effectue au moins deux ans de travail agricole. C'est une société rurale qui valorise la vie en ville, lieu de culture, par excellence. Les paysans des rares bourgs participent aussi aux fêtes urbaines et ont accès aux salles de concert et peuvent assister aux conférences, tout comme n'importe quel citadin. La capitale, Amaurore (du grec *amauroton*,

*1925 : Plan Voisin pour Paris par Le Corbusier.*

« qui rend obscur », la « ville du brouillard » en d'autres termes, c'est-à-dire Londres…), a la forme d'un carré posé sur le flanc d'une aimable colline bordée par le fleuve, Anydre (du grec *anhudor*, « sans eau »), Raphaël la dépeint : « Une ceinture de murailles hautes et épaisses, garnies de tours et d'ouvrages militaires nombreux, fait de la ville une place forte : un fossé sans eau, mais profond et large, rendu impraticable par des haies d'épines, entoure les fortifications de trois côtés ; du quatrième côté, c'est le fleuve qui tient lieu de fossé. Le tracé des rues répond au désir de faciliter la circulation et d'assurer la protection contre le vent ». L'auteur, qui connaît ses « classiques » grecs et romains, adhère à la préoccupation sanitaire (on dira « hygiéniste » au XIX[e] siècle) de Platon, Hippocrate ou encore Vitruve et également de sa pratique des villes flamandes, aux rues méandreuses, qui coupent ainsi le vent balayant le plat pays. Pour les habitations, il s'inspire de la disposition continue en pâté autour d'un jardin, telle qu'elle existe à Bruges ou à Anvers. Les habitants résident dans de solides maisons qui ne dépassent pas trois étages, équipées de cheminées et de fenêtres vitrées – un confort rarissime à l'époque, y compris chez les bourgeois et aristocrates – ou d'« un fin linon imprégné d'une huile translucide ou d'ambre gris ; ce procédé offre un double avantage : il fait rayonner plus de lumière et laisse moins passer le vent ». Chaque maison a deux façades, l'une côté rue, l'autre côté jardin. Les habitants « font grand cas des jardins où ils cultivent la vigne, les arbres fruitiers, les plantes potagères, les fleurs. Ces jardins sont d'une telle beauté et sont l'objet de soins si attentifs que je n'ai jamais rien vu de plus luxuriant ni de meilleur goût ». Afin de contrecarrer le sens de la propriété privée, les habitants doivent, tous les dix ans, changer de maison et acquièrent par tirage au sort un nouveau domicile. Thomas More évoque les débuts de cette république avec ses pauvres chaumières, ses villes sans monument et ses conditions de vie plutôt ascétiques. Ces temps sont révolus et maintenant les villes sont vastes, fleuries, propres et les logements coquets et confortables. Pourtant, le lecteur reste sur sa faim en ce qui concerne l'architecture et la sociabilité urbaine des citadins. Il faut avouer que l'urbanisation, au temps de Thomas More, ne connaît pas l'ampleur de celle qui accompagnera l'industrialisation. Par ailleurs, notre homme fréquente des artistes revenant d'Italie et ce sont des villes comme Florence, Sienne ou Venise qui l'enchantent. Lui-même, lorsqu'il devient chancelier ne s'installe pas à proximité du souverain, mais dans le nouveau quartier londonien de Chelsea, dans un cottage ouvert aux « beaux esprits ». Ses biographes confirment qu'il est un commensal attentif, cherchant à satisfaire les attentes de chacun de ses hôtes, le tout dans une ambiance cultivée et musicale où le rire occupe une place de choix ! Du reste, il s'évertue à doter ses filles d'une large culture, ce qui en étonne plus d'un. La ville, pour lui, représente certainement le lieu des rencontres, de la connaissance, des apprentissages. Les campagnes, à l'image de celles qu'il traverse en Angleterre, concentrent la misère, l'obscurantisme, les superstitions, les violences et autres incivilités. C'est un homme de ville plus que de cour et de ville universitaire, comme Oxford où il étudia, mais ne cherchons pas dans son *Utopie* des réponses à des questions que son auteur ne pouvait pas (se) poser…

2- Sautons allègrement deux siècles et demi, pour rendre visite à l'industriel autodidacte anglais Robert Owen (1771-1858) dans son domaine de New Lanark. Nous sommes en 1800, et le philanthrope et pédagogue inventif Robert Owen, décide d'embellir le village, qui abrite alors 1 300 personnes sans compter environ 500 enfants pauvres dépendant des établissements de charité d'Édimbourg. Un ancien maître d'école du village se souvient : « Ceux qui ont visité New Lanark ne peuvent se faire une idée de l'aspect que présentait le village au moment de l'arrivée de R. Owen. Les maisons n'avaient à cette époque qu'une chambre ; peu avaient plus d'un étage (...). Considérant que l'homme est la créature des circonstances qui l'entourent et qui forment son caractère, R. Owen tirait de ce principe la conclusion que, pour faire de ses ouvriers d'honnêtes gens, il fallait tout d'abord com-



*1817 : Robert Owen.*

mencer par rendre les conditions extérieures de leur vie confortables ». Il confie à une armée d'artisans le soin de retaper les maisons et d'en améliorer sensiblement leur confort. Par la suite, le village sera nettoyé et balayé par un personnel rémunéré, mais la propreté de chaque maison dépendra de ses occupants et là, Owen ne peut pas faire grand-chose, d'où l'importance de l'éducation... Sa conception de la « communauté coopérative » vise à dépasser l'opposition ville/campagne, à refuser la grande ville nécessairement, selon lui, bruyante, malsaine et polluée et à promouvoir une sorte de village urbain comprenant à la fois des logements à usages privés, mais dont la propriété est collective et des bâtiments publics, comme l'hôpital, l'école, la bibliothèque. Robert Owen attache une grande importance aux jardins accolés aux maisons, aux parcs publics, aux champs cultivés et aux arbres plantés le long des rues et des routes.  En 1825, il a la possibilité d'acheter aux Rappistes le domaine d'Harmony, en Indiana, plus de dix mille hectares, un village de près de deux cents maisons et dépendances agricoles, il n'hésite pas un instant, et s'embarque pour les États-Unis avec son fils Dale et Stedman Whitwell, un architecte. Owen nous le décrit : « Les quatre bâtiments à l'intérieur du carré, chacun dans l'axe du centre d'un côté, contiennent les cuisines, les salles à manger, les magasins, la laverie, le séchoir, la brasse et toutes autres installations domestiques, arrangés de manière supérieure par des hommes de grande science et de grande expérience. Les écoles, salles de lecture, laboratoires, chapelles, salles de bal et de concert, salles de discussion, salles de réunion et autres salles publiques sont au centre et dans les angles du bâtiment. Entre les deux, les logements privés des habitants occupent les deux premiers niveaux. Le deuxième étage contient des dortoirs pour les célibataires et les enfants de plus de deux ans. » Il fait même confectionner une maquette d'un village coopératif idéal qu'il exhibe lors de ses conférences. En janvier 1826, avec un groupe d'un millier de sympathisants, il fonde New Harmony et entreprend de rénover le village et d'édifier en bois de solides maisons, sans cuisine puisque les repas sont pris en commun. Le sol se révèle fécond, le climat relativement clément, l'économie domestique fonctionne plutôt bien, mais la communauté d'Égalité-Parfaite avance pourtant en boitant. Le recrutement n'est pas assez sélectif et les motivations des uns et des autres ne s'harmonisent guère d'autant que des dissensions opposent les leaders, ce qui provoque des scissions et des départs, qui affaiblissent l'expérimentation et découragent les bonnes volontés... La *New Harmony Gazette* nous informe sur l'état d'esprit qui règne et les incroyables différends, souvent sans grand intérêt, qui empoisonnent la vie des habitants et déstabilisent le groupe. La faible productivité du travail provoque le déclin des activités économiques. Cette crise matérielle affecte le moral des troupes et divise la communauté. « Les souffrances, résultant des privations et embarras causés par les changements continuels d'organisation et par la limitation des moyens de subsistance, affaiblissaient la sympathie des âmes », note Paul Brown qui a passé douze mois à New Harmony. Il poursuit : « L'argent était plus estimé que dans n'importe quelle autre ville : il devint presque l'objet d'un culte. Les sexes se battaient comme chiens et chats à propos du mariage individuel ; il n'y avait aucune politesse entre les célibataires des deux sexes, mais des

rapports maussades, glacés, soupçonneux, et des allusions constantes, intolérables, à la propriété individuelle comme mesure de la valeur personnelle ». Le 26 mars 1827, les fils du fondateur écrivent dans le journal, à propos de la communauté communiste de New Harmony que « c'était un essai hardi, mais prématuré ». Le solde est négatif, Robert Owen y est de sa poche pour 200 000 dollars, mais il conserve sa conviction utopique et déclare le 13 avril 1828 que pour réussir une telle aventure communautaire, il faut rassembler des personnes libres de préjugés et douées de sentiments moraux conformes aux lois de la nature... D'autres expériences de villages coopératifs owéniens, principalement agricoles, sont à mentionner : à Orbiston (1825-1832, Écosse) sous l'impulsion d'Abram Combe ; à Ralahine (1831-1833, Irlande) à l'initiative d'Edgar Craig ; à Spa Fields (1821-1824, Londres) la communauté urbaine animée par George Mudie sans la bénédiction d'Owen. Il faut évoquer aussi Maxwell au Canada, Equality dans le Wisconsin, Promisewell en Pennsylvanie ou encore Garnwyd en Grande-Bretagne. Mais c'est la fondation de Queenwood à East Tytherly (1839-1845, Hamsphire) par la Société communautaire universelle animée par les adhérents à la religion rationnelle qui constitue le clou de l'owénisme pratique. Cinq cent trente-trois hectares sont loués 350 livres par an pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans et là, est édifié un bâtiment annonçant le nouveau millénium, Harmony Hall, de l'architecte Joseph Hansom, destiné aux festivités. Un bal et un thé sont organisés chaque mois pour tous les habitants et leurs amis (les résidents ne dépasseront pas les 57 !). Le responsable du département agricole de Queenwood, Heaton Adam, déclare au New Moral World : « Nous commençons déjà à ressentir les plaisirs de la vie communautaire ; nous passons nos journées unis dans le travail et le soir, nous nous instruisons mutuellement. Nous prenons des repas savoureux de bon appétit tout en conversant agréablement entre nous, et nous rivalisons tous généreusement quant à celui qui contribuera le plus au bonheur général ». La déplorable gestion de ce domaine agricole, en partie assurée par Owen, avec des capitaux de sympathisants qui en espèrent des retombées entraîne sa faillite. Finalement, l'apport d'Owen à la question urbaine se résume en trois points : d'abord, séparer le domaine privé du domaine public ; puis, favoriser un « milieu » sain pour une vie épanouie et enfin, refuser la promiscuité et les pollutions des agglomérations trop peuplées et privilégier l'éparpillement dans une nature cultivée, de nombreux villages agro-industriels harmonieux.

3- Au même moment en France, Charles Fourier (1772-1837), à qui Robert Owen a obstinément refusé toute aide financière, publie *Le Nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, dans lequel il revient sur l'architecture du phalanstère incompréhensible, selon lui, à quiconque ignore le jeu des séries passionnées. Car la grande découverte de Fourier est la loi universelle de l'attraction des passions, c'est à partir d'elle que s'éclaire le comportement humain et que s'impose le passage de la Civilisation à l'Harmonie, via une période de transition qu'il nomme le « garantisme ». Fourier désire réconcilier les cinq ressorts sensuels (le goût, la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher) avec les quatre ressorts affectueux (l'amitié, l'ambition, l'amour et la « familisme ») et les trois passions distributives (la « papillonne », la « composite » et la « cabaliste »). Mais ces douze passions ont impérativement besoin pour se combiner harmonieusement d'une treizième passion pivotale : l'unité. L'« Unitéisme » rassemble en lui toutes les passions, c'est une passion qui n'existe pas dans la société civilisée, elle ne s'exprime qu'avec le garantisme. On comprend mieux alors le chapitre XII de son *Nouveau monde industriel et sociétaire*, intitulé « Distribution unitaire des édifices », dans lequel il dénonce le carré comme « monotonie parfaite » et source « de désordre dans les relations ». « L'un des inconvénients du carré, précise-t-il, est que les réunions bruyantes, incommodes, les ouvriers au marteau, les apprentis de clarinette, seraient entendus de plus de moitié du carré sur quelque point qu'on les plaçât. » Aussi préconise-t-il un phalanstère hébergeant 1 620 individus afin de réunir en un seul lieu la gamme complète des 810 caractères qu'il repère chez l'homme et chez la femme, sachant par ailleurs, qu'il y a du féminin chez l'homme et de la virilité chez la femme et que seule la libération des femmes du carcan machiste et patriarcale permettra aussi la libération des hommes. Il précise dans son *Traité de l'association domestique-agricole* : « On ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible ; car plus il existera de variétés dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps », et de séparer les diverses ac-

tivités (logement, agrément, réception des étrangers, etc.) dans de vastes bâtiments, grandement ouverts sur des jardins et des promenades. Fourier est convaincu que l'urbanisme et l'architecture de la ville « civilisée », celle de son époque, correspondent à de nouvelles « valeurs » et qu'un autre ordre social entraînera nécessairement une nouvelle architecture et un autre agencement urbain. Sa référence architecturale est le Palais-Royal à Paris, avec ses galeries en bois, son animation permanente, son abondance de gens et de marchandises hétéroclites. Lors de son premier séjour parisien à l'âge de 17 ans, il écrit à sa mère : « Vous me demandez si j'ai trouvé Paris à mon goût ; sans doute. Et moi qui ne m'étonne pas aisément j'ai été émerveillé de voir le Palais-Royal ; la première fois qu'on le voit on croit entrer dans un palais de fée. C'est là qu'on trouve tout ce qu'on peut désirer, spectacles, bâtiments magnifiques, promenades, modes ». Plus tard, il mentionnera une autre émotion architecturale aux angles du boulevard des Invalides et des rues des Acacias et Plumet, deux maisons bien proportionnées aux façades enjouées et harmonieusement assorties à la composition de l'ensemble, qui ont été sacrifiées sur l'autel de la spéculation... Ce qui caractérise l'architecture unitaire sont les rues-galeries. Elles se situent au premier étage du phalanstère et facilitent la circulation entre ses différentes parties, quelles que soient les conditions météorologiques. Le phalanstère représente la preuve d'une autre vie possible, d'où sa prolifération au fur et à mesure où de nouveaux phalanstériens tenteront l'aventure. Les phalanstères ne sont pas appelés à se grouper en une grappe urbaine ou à constituer une ville par agrégation. Seule, la capitale se phalanstérisera lorsqu'un gouvernement socialiste assurera sa destinée, c'est du moins, ce qu'expose le docteur Tony Moilin, dans son roman utopique, *Paris en l'an 2000*, qu'il publie en 1869 (7). La ville dont rêve Fourier contient autant de pleins que de vides, pour chaque construction, il prévoit une surface égale réservée au jardin. Quant à l'architecture, elle doit être fantaisiste, variée et joyeuse. Mais le phalanstère est édifié dans la campagne, ne l'oublions pas. Un de ses principaux disciples, Victor Considerant (1808-1893), expose de manière simple et convaincante les idées de son maître dans *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architectonique* (1835) : un phalanstère est un palais sociétaire, ressemblant plus ou moins au château de Versailles, soit un corps principal pour les activités calmes et deux ailes qui accueillent, de façon très hiérarchisée et changeante, les autres activités indispensables à la vie sociale et à l'expression des humeurs de chacun, le tout noyé dans la verdure. Victor Considerant écrit : « Nous avons devant nous, en regardant le phalanstère, le corps central, au milieu duquel s'élève la Tour d'ordre ; les deux ailes qui, tombant perpendiculairement sur le centre, forment la grande cour d'honneur, où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles. (…) Les corps de bâtiments sont redoublés : le phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relations en les concentrant. Les ateliers bruyants, les écoles criardes sont rejetés dans une cour d'extrémité (…) La rue-galerie est certainement l'un des organes les plus caractéristiques de l'architecture sociétaire. La rue-galerie d'un phalanstère de haute harmonie est au moins aussi large et aussi somptueuse que la galerie du Louvre. Elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires. Parés de fleurs comme les plus belles serres, décorés des plus riches produits des arts de l'industrie, les galeries et les salons des phalanstères ouvrent aux artistes d'Harmonie d'admirables expositions permanentes ». On imagine aisément cette heureuse disposition du bâti et des parcs, qui assure aux uns la tranquillité nécessaire à leurs activités et aux autres les bienfaits d'une vie sociale et culturelle, sans cesse renouvelée. La place de l'architecture, comme celle de l'urbanisme, ne pose aucun problème à Victor Considerant, puisqu'elle dépend de la logique même du projet fouriériste. Le bâti doit être en accord, au sens musical du terme, avec la symphonie des passions humaines.

4- Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), fils d'un artisan serrurier, effectue son « Tour de France des Compagnons » et acquiert à la fois un savoir-faire technique et une connaissance du monde ouvrier, de ses rêves et de ses inquiétudes. En 1840, son atelier occupe 2 ouvriers, ils seront 30 en 1846 et 1 500 en 1880, ses brevets et ses inventions lui assurent une réelle notoriété industrielle dans le domaine du chauffage et des appareils ménagers. Il manifeste, dès 1842, des convictions fouriéristes, il le dit et le répètera toute sa vie. Le 16 mars 1853, il écrit au phalanstérien Cantagrel : « Je me suis demandé bien des fois si ma position ne me permettrait pas de réaliser, à côté de

mon établissement, une cité ouvrière dans laquelle un véritable confort serait accordé à mes ouvriers, eu égard à l'état dans lequel ils vivent ». Plus tard dans ses *Solutions Sociales*, il étudie les « cités ouvrières » et donne son point de vue, il admire celle qu'a réalisée M. de Gorge au Grand Hornu en Belgique, vers 1825, mais la trouve trop rudimentaire. De même pour la Compagnie d'Anzin qui lotit en 1828 le village de Denain, sans vraiment l'urbaniser. De même pour celles de Mulhouse, Guebwiller ou Colmar, l'intention est selon lui honorable, mais les effets sont plutôt contestables. En effet, la moralisation de l'ouvrier, but inavoué du patronat alsacien, ne résulte pas du seul acte de propriété... Godin conclut ce rapide panorama du logement ouvrier, par ces mots : « et tout reste à faire, après ces exemples, pour l'émancipation des classes laborieuses et la réforme architecturale de l'habitation humaine ». Dans le *Bulletin du mouvement sociétaire en Europe et en Amérique*, en 1857, il apprend l'existence d'un projet de « palais familial » imaginé par un architecte fouriériste et catholique, Victor Calland. Il lui écrit. Ce dernier lui conseille un autre architecte, Lenoir, avec qui il ne s'entend pas. Finalement, Godin achète un terrain à Guise (dans l'Aisne), à proximité de son usine et dresse les premiers plans. Le chantier court de 1859 à 1879. Le Familistère adopte la forme du phalanstère, avec un bâtiment central (édifié de 1862 à 1865), une aile droite (réalisée de 1877 à 1879) et une aile gauche (construite de 1859 à 1860), le tout en briques - d'où le sobriquet local « tas d'briques » pour le désigner ! « Le palais, précise Godin, est situé au milieu de 6 hectares environ de jardins que l'Oise traverse et contourne sur les deux tiers de leur étendue : une partie de cette propriété est convertie en promenades, squares et jardins d'agrément : une partie est consacrée à la culture des légumes et aux vergers. » L'usine et le Familistère et ses diverses dépendances (la nourricerie, le pouponnat, l'économat et les commerces, le théâtre et les écoles, la buanderie-piscine, etc.) sont bâtis sur 18 hectares. Les trois parallélogrammes, qui composent le palais, possèdent chacun une cour intérieure pavée sous verrière à partir de laquelle se déploie un dédale de corridors, de passages et d'escaliers les reliant aux autres équipements du Familistère. Fidèle aux principes fouriéristes de confort et d'hygiène, Godin est attentif à la lumière (les logements sont traversants et dotés d'un éclairage au gaz), à l'eau (point d'eau à chaque étage, eau chaude pour la blanchisserie, arrosage des jardins, etc.) et à l'air (ventilation des appartements et aération des cours). Godin ne vise pas à fournir à l'ouvrier un logement correct, à le discipliner et à le moraliser, non, il souhaite hardiment libérer l'ouvrier des préjugés et des petitesses que la société bourgeoise de l'époque entretient, afin de mieux asservir le peuple. Godin mise sur un état d'esprit familistérien qui, par l'exemple, se propagera à l'ensemble de la population. Cet état d'esprit est fait de tolérance, de curiosité, de sociabilité et de partage. L'égoïsme et la mesquinerie seront combattus par la dignité de chacun et le respect de chacun, quelle que soit sa place dans l'usine et dans la ville. Godin s'éloigne de Fourier en minimisant le rôle des passions et se godinise en veillant à la satisfaction des besoins, c'est peut-être cela la réalité du Familistère, cette volonté de construire un îlot de bien-être protégé par un autocontrôle, finalement peu libérateur. Pourtant les témoignages des habitants convergent : la vie collective n'est pas pesante et les bons souvenirs l'emportent sur les mauvais. On peut encore visiter ce site industriel, témoin d'une utopie sponsorisée par un patron talentueux. L'architecture peut sembler lourde, pataude, elle a donné à des enfants de paysans pauvres, un confort inespéré et une dignité difficile à imaginer. Le souci du fondateur concerne davantage le logement que la ville et il n'est pas question d'extrapoler et d'inventer un urbanisme familistérien, qui serait la combinaison de plusieurs Familistères…

5- En 1839, *Voyages et aventures de lord William Carisdall en Icarie*, d'un dénommé Francis Adams est disponible dans quelques librairies. En 1840, une nouvelle édition paraît, titrée cette fois *Voyage en Icarie* et signée par Étienne Cabet. L'exergue est combatif : « Premier droit : vivre. Premier devoir : travailler. À chacun selon ses besoins - de chacun suivant ses forces. » Grandement inspirée par Platon, Thomas More, Morelly, Jean-Jacques Rousseau et surtout Gracchus Babeuf, la société icarienne vise à instaurer un communisme égalitaire, sans propriété privée et sans aucune inégalité sociale. La

> *« L'utopie est un ailleurs présent, pas un futur probable. »*
>
> *Thierry Paquot*

> *Sur les façades de sa Cité industrielle, Tony Garnier grave des citations du roman "Travail" de Zola.*
>
> *Thierry Paquot*

*1904 : Cité industrielle - Tony Garnier.*

famille est la base de ce collectivisme libérateur et le bonheur a pour autres noms : « bien-être » et « vertu ». La capitale Icara est circulaire et partagée en deux par le fleuve Taïr, qui abrite entre ces bras une île plantée d'arbres, au centre de laquelle se trouve une « immense colonne surmontée d'une statue colossale », c'est le coeur de la ville. Le plan est en damier où cinquante larges rues droites se coupent perpendiculairement et l'on dénombre soixante quartiers. « Chaque quartier porte le nom d'une des soixante principales villes du monde ancien et moderne, et présente dans ses monuments et ses maisons l'architecture d'une des principales nations. Vous trouverez donc les quartiers de Pékin, Jérusalem et Constantinople comme ceux de Rome, Paris et Londres ; en sorte qu'Icara est réellement l'abrégé de l'univers terrestre. » La ville est saine, propre, hygiénique, avec ses trottoirs bien entretenus et recouverts de vitres ou tendues de toile afin d'éviter les désagréments de la pluie et du vent. Ses rues à la circulation fluide (il y a des passages réservés aux piétons pour traverser la chaussée, des abris – « reposoirs couverts » - où s'arrêtent les coches et un sens pour la marche, on est invité à tenir sa droite !) ; ses plantations luxuriantes, ses fontaines chantantes et son éclairage « féerique ». Une ville « clean », sans graffiti, « crayonnages » indécents, enseignes, écriteaux et affiches de commerce, « qui presque toujours enlaidissent les bâtiments : mais tu verrais – écrit le visiteur à son frère resté à Londres, de belles inscriptions sur les monuments, les ateliers et les magasins publics, comme tu verrais tous les avis utiles, magnifiquement imprimés sur des papiers de diverses couleurs, et disposés, par des afficheurs de la République, dans des encadrements destinés à cet usage, de manière que ces affiches elles-mêmes concourent à l'embellissement général ». Émerveillé, notre héros n'a pas fini de l'être ! Il découvre des statues, des promenades, des places extraordinaires, dont il est admiratif. Pourquoi tant de beauté ? Réponse : « c'est la République qui fait tout créer par ses peintres et ses sculpteurs, comme les artistes, nourris, vêtus, logés et meublés par la Communauté, n'ont d'autres mobiles que l'amour de l'art et de la gloire.. ». À cette « ville modèle » correspond un « logement modèle », autrement dit une maison de quatre étages, sans compter le rez-de-chaussée, avec des canalisations pour l'eau potable, un cabinet de bains, une machine à laver, un vaste salon, des chambres à coucher bien aérées et un jardin. « Au rez-de-chaussée, écrit-il, point de boutique, point de loges à portier, point d'écurie, point de remise, point de porte cochère, point de vestibule ni de cour ; mais on y trouve une salle à manger, une cuisine et toutes ses dépendances, un petit parloir servant de bibliothèque, un cabinet pour les bains avec une petite pharmacie domestique ; un petit atelier pour les hommes et un autre pour les femmes, contenant tous deux les outils dont on peut généralement avoir besoin dans un ménage ; une petite cour pour la volaille, un cabinet pour les outils de jardinage, et le jardin par-derrière. Le premier étage renferme un grand salon où se trouvent les instruments de musique.

*1849 : communauté utopique de Victoria.*

Les autres pièces et toutes celles des autres étages sont des chambres à coucher, ou des chambres destinées à tous les autres usages. Toutes les fenêtres s'ouvrent en dedans et sont garnies de balcons. Tout est combiné pour rendre les escaliers commodes et élégants, sans prendre trop de place. » Avec Cabet, tout l'équipement ménager est sobre et commode, uniforme et confortable. Une formule revient fréquemment sous la plume, que ce soit pour l'organisation du travail, la distribution des marchandises ou l'agencement des meubles dans un appartement. Il écrit : « Les mêmes règles président à l'ameublement : tout le nécessaire, tout l'utile connu (ce que nous appelons le confortable), et l'agréable autant que possible ; toujours la prévoyance et la raison. » C'est lui qui souligne, ce qui renforce sa vision matérialiste, moralisatrice et égalitariste de sa société idéale. Il en est de même pour la ville : pas de guinguette, de prostituée, de jeux de hasard. C'est une ville sans aucune surprise inattendue – les fêtes sont particulièrement bien orchestrées - pour une existence contrôlée et sans aucun excès. La vraie vie est ailleurs, pourrait-on penser ! Pourtant, soixante-neuf icariens partent en février 1848 pour le Texas, afin d'édifier une micro société nouvelle. La cascade de difficultés (pénibles conditions de voyage, climat malsain, paludisme, etc.) qu'ils doivent affronter accélère la désagrégation du groupe et sa dispersion. Cabet se rend alors à la Nouvelle-Orléans en 1849, pour récupérer quelques survivants et les conduire à Nauvoo, dans l'Illinois, où ensemble ils sèment, à nouveau la graine icarienne… Ils achètent des fermes et des champs, un moulin, une distillerie, une porcherie et une scierie et avec ténacité rendent le domaine viable. En 1851, la communauté agricole icarienne regroupe environ cinq cents personnes. Des conflits provoquent des départs, d'autres colonies icariennes voient le jour. La guerre de Sécession provoque l'effondrement des activités économiques et met en péril les communautés icariennes. En 1881, à une trentaine de kilomètres de San Francisco, Icaria-Speranza, une ultime expérience est menée. Grâce au climat, la vigne et les fruits assurent – pour une fois ! – des comptes bénéficiaires. Pourtant, là encore, la séparation brise l'espérance. Avouons-le, ces Icaries bricolées, expérimentales, sont indifférentes à l'architecture et à l'urbanisme. Elles visent autre chose, peut-être d'inaccessible, du moins, qui ne dépend pas d'une architecture résolument novatrice ou d'un urbanisme enfin sensoriel…

6- C'est à un congrès de la Social Science Association en 1875, à Brighton, que le docteur Benjamin Ward Richardson (1828-1896), prononce une conférence qui sera éditée l'année suivante sous le titre de Hygeia. A City of Health (8). Dans cette brochure, le médecin décrit une « ville idéale » de son point de vue de clinicien, c'est-à-dire une cité sans aucun miasme et autres microbes, sans germes ni virus, sans impuretés néfastes à la santé des habitants. « Mon objectif, déclare-t-il d'emblée, est d'établir ici l'esquisse théorique d'une communauté qui serait définie et régie par l'exercice de son libre arbitre, guidée par le savoir scientifique, et ceci de telle façon que, au sein de cette communauté, la perfection dans le domaine de la santé publique serait, si ce n'est atteinte, du moins approchée. » C'est une ville entièrement neuve, qui compte 20 000 habitations sur 4 000 acres de terrain, soit 100 000 habitants. Les maisons les plus hautes font quatre étages, le sous-sol de la ville comme les caves des habitations sont réservés à la circulation des fluides, et contrairement aux cités industrieuses n'abritent aucun être humain. Les rues sont

orientées selon les vents et abondamment plantées. Les matériaux qui entrent dans la fabrication des maisons sont scrupuleusement choisis : « Tout comme les briques employées à la construction, le mortier et le bois sont rendus, dans la mesure du possible, imputrescibles. Le sable, qui contient du sel, ainsi que le bois chargé d'eau de mer – deux matériaux que l'on trouve dans les maisons mal construites – n'ont pas leur place dans notre ville moderne. ». Les cheminées sont reliées à des conduits centraux qui évacuent la fumée, les toits sont plats et servent de jardins, la cuisine est au premier étage et bénéficie d'une large aération, un vide-ordures est fixé dans le mur de l'arrière-cuisine, on évite les tentures et les tapis et privilégie les parquets et les carrelages, les rues sont silencieuses car on a préféré le métro au tramway, les activités sont séparées pour ne pas se parasiter mutuellement, l'alcool et le tabac ont totalement disparu, chaque quartier a un hôpital parfaitement équipé et électrifié, les bains turcs, bassins de natation, gymnases, écoles d'art, bibliothèques sont subtilement disséminés dans la ville, car les distractions sont toujours instructives et contribuent au bien-être du corps…. La ville idéale du docteur Richardson est aseptisée, pasteurisée, assainie, stérilisée, salubre, propre, saine. Elle ressemble étrangement à une maison de convalescence, dont les patients rêvent de s'en échapper. Jules Verne en fait écho dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* et si Ebenezer Howard, le père de la garden-city, l'évoque, on sait qu'il lui préfère le Boston de 2000, si bien décrit par Edward Bellamy (9).

7- Le héros, Julien West, dort mal, aussi utilise-t-il les passes d'un magnétiseur pour s'endormir dans le *bunker* qu'il a installé dans le sous-sol de sa maison, afin de n'être point gêné par les bruits de la ville. Il va dormir de 1887 à 2000 et se retrouver propulsé dans un tout autre monde, qu'il va s'empresser de découvrir. Aussi son hôte le conduit-il sur la terrasse, d'où il observe l'ensemble de la ville. « À mes pieds s'étendait une grande cité sur des milles et des milles. Dans toutes les directions de larges avenues plantées d'arbres et bordées de belles constructions qui, pour la plupart, ne formaient pas des blocs continus, mais qui étaient dispersées dans des jardins grands et petits. Chaque quartier avait de grands squares ombreux où des statues, des fontaines, brillaient au soleil couchant. De superbes édifices publics, d'une grandeur colossale et d'une architecture magnifique, inconnue de mon temps, dressaient de tous côtés leurs masses imposantes. Assurément, je n'avais jamais vu cette ville, ni rien qui pu lui être comparé. Levant enfin les yeux vers l'horizon, je regardais du côté de l'ouest : ce ruban bleu se glissant sinueusement vers le couchant, n'était-ce point la rivière Charles ? Je me retournai vers l'est ; c'était bien le port de Boston encadré entre ses promontoires et ses îlots : pas un ne manquait à l'appel. » Convaincu d'avoir changé de siècle, sa curiosité devient insatiable et se manifeste par mille et une questions, auxquelles la famille Leete répond avec bonhomie, sans hésiter parfois à conduire Julian *in situ* afin qu'il prenne la mesure des modifications intervenues durant son sommeil. Boston semble une ville débarrassée de ses taudis, de ses caniveaux malodorants, de ses immondices qui jonchaient le sol, elle paraît propre, décorée, arborée. Le docteur explique les raisons de ce miracle : « (…) l'individualisme excessif qui régnait à cette époque était incompatible avec un véritable développement de l'esprit public. Le peu de richesses dont vous disposiez servaient, exclusivement au luxe privé. Aujourd'hui, au contraire, l'emploi le plus populaire de l'excédent de la richesse publique, c'est l'embellissement de la ville, dont tous jouissent au même degré ». La société produit donc des richesses qui bénéficient à l'ensemble des citoyens, de manière plutôt égalitaire. N'y a-t-il plus d'entrepreneurs individuels qui accaparent des profits insultants face à la misère du peuple, comme avant ? Non. La raison ? « L'organisation nationale du travail, sous une direction unique était la solution complète du problème qui, dans votre temps et sous votre système paraissait, à juste titre, inextricable. Quand la nation fut devenue le seul patron, tous les citoyens devinrent des employés entre lesquels on répartissait le travail selon les besoins de l'industrie ». Face aux énormes trusts privés qui s'entendaient entre eux pour s'enrichir ou qui n'hésitaient pas à pratiquer le clientélisme, la corruption, et parfois même à se payer les services expéditifs de gangsters pour conquérir un marché ou contrôler un territoire, l'étatisation des moyens de production et de distribution supprime ce système où le plus fort gagne (situation que le romancier Upton Sinclair décrit excellemment dans *La Jungle*, 1906). Cette conception de l'économie s'accompagne souvent du darwinisme social, idéologie justifiant l'élimination des plus faibles et la victoire de ceux qui savent, mieux que les autres,

s'adapter. Cette idéologie est alors celle du patronat le plus entreprenant et d'une grande partie de l'opinion publique. Bellamy refuse d'exclure qui que ce soit, aussi invente-t-il « l'armée nationale du travail ». De 21 ans à 45 ans, les hommes comme les femmes, doivent travailler pour l'État. Il dénombre quatre « classes » dans l'armée des travailleurs : les manœuvres (ce sont les jeunes recrues qui effectuent ces travaux non qualifiés et indispensables à la vie collective, durant trois ans), les apprentis (cette période d'acquisition d'un savoir-faire couvre une année), le « corps principal » (de 25 à 45 ans, âge de la retraite) et les officiers (là, il existe toute une hiérarchie…). C'est à l'État d'éviter les déséquilibres d'une branche à une autre et de veiller à l'attractivité d'un secteur industriel en diminuant par exemple le nombre d'heures de travail. C'est encore l'ajustement entre une offre et une demande qui détermine la production d'une marchandise, et par conséquent le nombre des travailleurs employés dans sa production, ce qui se répercute sur la formation à cette profession, donc le système scolaire, etc. Quant à l'acquisition des biens, elle s'effectue dans des « magasins nationaux » qui remplacent le commerce privé et rend l'argent sans objet, d'où la carte de crédit annuelle que chacun possède et avec laquelle il paie ses achats. Les « grands établissements de distribution » sont rapidement décrits, ils ressemblent aux grands magasins de l'époque avec des vastes verrières, des escaliers monumentaux, des rayons bien agencés, un personnel aimable et disponible, une ambiance calme et luxueuse y règne. Le client s'y promène. Les commissions ne sont plus une corvée mais un loisir. On choisit sur échantillon et l'objet acheté vous est livré à domicile dans la journée.

Chez soi, « il n'y a pas de ménage à faire, répondit Madame Leete à qui j'avais adressé cette question ; notre blanchissage, notre cuisine, nos travaux de couture et de raccommodage, tout cela se fait à très bon marché dans des établissements publics. L'électricité nous chauffe et nous éclaire ; nous prenons nos appartements juste aussi grands qu'il nous faut, et nous les installons de manière que l'entretien des meubles nous donne le moins de mal possible. Vous voyez que nous n'avons pas besoin de domestiques ». Quant aux distractions, elles ne manquent pas, des théâtres, des musées, des bibliothèques sont ouvertes au public et le téléphone vous assure d'un service musical, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Dehors, tout est prévu pour vous assurer un confort digne de votre maison. Un orage éclate et notre héros ne voit aucune trace de pluie, il est stupéfait, mais l'explication s'impose : « Une espèce de "velum", d'auvent imperméable, avait été déployé au-dessus des trottoirs éclairés et parfaitement secs où circulait une foule de messieurs et de dames, en toilette de soirée. À chaque coin de rue, des ponts légers, protégés de la même façon, permettaient aux piétons de traverser à sec ». Tout est bien dans ce monde parfait. Le collectivisme ne pèse pas, car la vie privée est sauvegardée, bien qu'entremêlée aux activités publiques (le restaurant, les grands magasins, l'opéra…), la liberté de culte est garantie, de même la création artistique ignore la censure. Les sentiments s'expriment, tout comme les attentes de chacun. L'auteur ne prône pas une révolution pour améliorer le sort du peuple. Au Club Nationaliste de Boston, il déclare : « Notre but est de changer la loi par la loi », affirmant une fois encore son refus de la lutte des classes et son désir d'une évolution graduelle d'un capitalisme concurrentiel à un capitalisme d'État. Celui-ci réduit les inégalités, stabilise les écarts et assure à tous un train de vie agréable (ceux qui ne peuvent pas travailler sont pris en charge par la collectivité), par la nationalisation des moyens de production et la centralisation des pouvoirs, via une armée hiérarchisée. La société égalitaire qu'il espère est résolument urbaine et industrielle, les rares allusions concernant les campagnes les montrent urbanisées… Le capitalisme de son temps est sauvage, violent, inique, étatisé, il devient civilisé, pacifique, harmonieux avec la suppression de la concurrence. Son héros l'exprime, lorsqu'il revient à la case départ, dans les dernières pages de son récit et qu'il entreprend de convaincre ses contemporains des bienfaits aperçus lors de son voyage dans le futur : « Le travail de l'homme, continuai-je, est la source fertilisante qui seule rend la terre habitable. Ce n'est jamais qu'une faible rivière, et il est nécessaire d'en régler l'usage par un système, qui distribue chaque goutte de la

> *« Dans la plupart des utopies, la libération des hommes passe par la libération des femmes. »*
>
> *Thierry Paquot*

manière la plus avantageuse, si l'on veut que le monde entier vive dans l'abondance. (…) Que la nation affamée prenne en main les fonctions qu'elle a négligées et réglemente, pour le bien commun, le cours du fleuve qui alimente la vie ; la terre fleurira comme un jardin, et nul de ses enfants ne manquera de rien ». Edward Bellamy (1850-1898) journaliste et romancier, connaît un incroyable succès avec son livre *Looking Backward* aux États-Unis (on parle d'un million d'exemplaires vendus en quelques décennies) et dans les nombreux pays où il est traduit, au point où il se jette dans l'action politique. La période est favorable à la contestation, avec ses crises sectorielles, les problèmes sociaux posés par l'immigration, les séquelles de la guerre civile, l'industrialisation acharnée et l'urbanisation galopante, le développement du syndicalisme, la popularisation du socialisme, du féminisme et du darwinisme social, bref, l'Amérique n'est plus celle de « la petite maison dans la prairie », du reste l'ouest est conquis et les Indiens « enréservés », mais celle des métropoles. Une page se tourne, non sans douleur.

En ce qui concerne les utopies pratiquées, l'Amérique peut être fière de son bilan : des dizaines et des dizaines d'expérimentations s'y sont déroulées, chacune avec son lot de désillusions mais aussi de succès. Ces tentatives communautaires (10) sont majoritairement rurales et n'ont pas innové ni en architecture, ni en urbanisme, elles méritent nos égards pour la générosité qu'elles brassaient, pour les rapports plus « égalitaires » entre hommes et femmes, parents et enfants, qu'elles ont suscités. Parler d'échec serait un jugement de valeur *a posteriori*, car chaque participant y est sorti grandi.

8- Alors quels sont les liens que tissent, ou pas, les utopistes avec la ville et l'architecture ? Il serait bien présomptueux d'établir un tableau à deux entrées récapitulant toutes les utopies écrites, par exemple, et indiquant la forme de la ville, sa taille, ses caractéristiques et le rôle des architectes et de l'architecture tant monumentale que vernaculaire, savante que populaire. La présence d'architectes au sein des mouvements utopistes (saint-simoniens ou fouriéristes) ne suffit pas à donner à l'utopie un cadre construit, à la fois original et surtout utopique. De même, les velléités architecturales des théoriciens se révèlent bien souvent décevantes, banales et convenues. Les utopies se répartissent, arbitrairement, en deux grandes familles, celles qui imaginent des villes (sans trop entrer dans le détail) et celles qui s'installent à la campagne. Il serait caricatural de distinguer les urbaphiles des urbaphobes, tant ce qui les sépare est plus idéologique que philosophique. Du reste, indépendamment de l'utopie, les partisans d'une vie urbaine ne détestent pas les séjours à la campagne, pour méditer, rédiger, se détendre et les villageois - je songe ici à Emerson – ne dédaignent pas se rendre en ville. La question ne se résume pas à un pour ou un contre, « la » ville. La question fondamentale peut s'énoncer ainsi : en quoi une utopie gagne-t-elle à se situer dans une ville ou à opter pour un cadre champêtre ? Refusant d'apprécier une utopie pour elle-même et cherchant toujours à la contextualiser, je dois pointer avec force le changement, que je qualifierais de manière peu élégante de technologico-urbanistico-anthropologique, qui « travaille » notre monde. Le rapport à l'espace, le rapport au temps, la plus ou moins autonomie du sujet, la place du travail, de l'éducation, de la sexualité (pour reprendre trois grandes préoccupations des utopistes de toutes tendances) dans la vie individuelle et dans les formes sociales, connaissent d'imposantes modifications qui génèrent une autre manière d'être présent au monde et à autrui. Certaines innovations utopistes paraissent dorénavant (un siècle ou plus après leurs formulations) bien désuètes et caduques, eu égard aux « progrès » scientifiques, médicaux, technologiques qui affectent notre quotidien. Bien des utopies ne nous parlent plus autrement qu'en témoins d'une époque révolue. Comme toujours, il nous faut tenir compte des décalages, à la fois dans le temps et dans l'espace, à la fois entre les idées et leurs applications. Ainsi, des partisans de la décroissance et de l'exode urbain peuvent se regrouper dans un village (qui n'est plus vraiment un village…) et vivre selon leurs principes, renouant avec des formes utopiques des colonies fouriéristes nord-américaines du XIX$^{e}$ siècle, par exemple, tout en étant « branchés » à d'innombrables réseaux, inaugurant un cyber-phalanstère. Mais, l'on peut aussi concevoir une communauté virtuelle qui se consacre davantage à la critique du capitalisme de l'immatériel sans pour autant envisager une contre-société, en temps réel. La plupart des utopies dont nous avons connaissance possèdent une dimension irréductible, l'expérience personnelle. Toute tentative de rompre avec « le système dominant » pour lui substituer de nouvelles manières d'exister n'a de sens que si et seulement si, elle est expérimentée et ce, quelle que soit son issue. La preuve de l'utopie consiste en

l'épreuve utopique ! Il faut éprouver pour prouver, en quelque sorte. Et l'architecture ? Et l'urbanisme ? Tout dépend de la place que l'utopie en question leur accorde. L'une comme l'autre contribue activement à la reconfiguration du projet utopique, quelque peu en panne, depuis que la non-ville prolifère (grands ensembles, tours, *gated communities*, urbain diffus…) au détriment de la ville de la modernité, celle qui portait en elle une incontestable urbanité, si bien analysée par Georg Simmel, par exemple. Il faut certainement du temps pour que de nouvelles utopies s'élaborent dans une situation urbaine, communicationnelle, économique et environnementale si différente. Ces utopies à venir, reposeront à coup sûr sur une conception inédite du rapport des humains à la nature, dessineront des territoires discontinus, des habitats évolutifs, des formes urbaines changeantes, selon l'éveil des sens et le respect de la chronobiologie… (11). Elles seront comme des îlots pacifiques sur un océan tourmenté par les flux des réfugiés de toutes sortes, offrant un ancrage provisoire aux nomades contraints qui une fois reposés, repartiront à la recherche du pays natal, cette enfance, à jamais perdue et toujours attendue. La nostalgie ne varie guère.

## Notes

*(1) Cf. Parmi une littérature abondante, je me permets de renvoyer à « Terre urbaine. Cinq défis pour le devenir urbain de la planète » (La Découverte, 2006), où je montre que si le processus d'urbanisation est dorénavant planétaire, il adopte une pluralité de formes (la bidonvillisation, la mégapolisation, les villes globales, les enclaves résidentielles sécurisées, les petites villes et bourgs-dortoirs, l'urbain diffus…), dont certaines sont urbaphobes, c'est-à-dire ne produisent aucunement de l'urbanité et ne contribuent guère à l'avènement d'une civilisation urbaine. Sur les urbaphobies, lire : « Urbaphobie, la détestation de la ville aux XIXe et XXe siècles », sous la direction de A. Baubérot et F. Bourillon, Bordeaux, éditions Bière, 2009 et « Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie », sous la direction de J. Salomon Cavin et B. Marchand, préface de Thierry Paquot, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.*

*(2) Cf. J'ai tenté cette géohistoire de l'utopie dans « L'utopie ou l'idéal piégé » (Hatier, 1996, traduit en italien, coréen, brésilien, grec, turc et portugais), puis continuant mes investigations, je me suis aperçu qu'il fallait toujours parler de l'utopie au pluriel, d'où « Utopies et utopistes », sans établir une chronologie « logique » entre elles, car généralement elles s'ignorent ou ne répondent pas (collection « Repères », La Découverte, 2007, traduction arabe).*

*(3) Cf. « L'Espace des Lumières. Architecture et philosophie de Ledoux à Fourier », par Anthony Vidler, traduit de l'américain par Catherine Fraixe, Picard, 1995.*

*(4) Cf. « What If? Collected Writings 1986-2000 », par Paolo Soleri, Berkeley, Berkeley Hills Books, 2002 et « The Urban Ideal, Conversations with Paolo Soleri », Berkeley, Berkeley Hills Books, 2001 ; « Utopies réalisables », par Yona Friedman, 10/18, UGE, 1975 et « Yona Friedman, Structures serving the unpredictable », par Sabine Lebesque et Helene Fentener van Vlissingen, NAI Publishers, Rotterdam, 1999 ; « Utopia or Oblivion. The Prospects for Humanity », par R. Buckminster Fuller, The Penguin Press, Londres, 1970, « Buckminster Fuller : Scénario pour une autobiographie », entretiens réunis par Robert Snyder, Éditions Images Modernes, Paris, 2004 et « Les Maisons de Fuller : La Dymaxion House de R. Buckminster Fuller et autres machines à habiter », par Federico Neder, préface de Mark Wigley, Infolio, Gollion (CH), 2008.*

*(5) Cf. « Où vivrons-nous demain ? » par Michel Ragon, Robert Laffont, 1963 ; « Les visionnaires de l'architecture », par Michel Ragon, Robert Laffont, 1965 ; « Les cités de l'avenir », par Michel Ragon, Planète-Denoël, 1966.*

*(6) Je reprends, pour les paragraphes consacrés à Thomas More, Robert Owen, Charles Fourier, André Godin et Étienne Cabet, des informations contenues dans mon livre, « Utopies et utopistes », La Découverte, 2007. Pour Godin, on se reportera à « Habiter l'utopie. Le familistère Godin à Guise », sous la direction de Thierry Paquot et de Marc Bédarida, Éditions de la Villette, 2004 et au récent travail de Michel Lallement, « Le travail de l'utopie. Godin et le familistère de Guise. Biographie », Belles Lettres, 2009.*

*(7) Cf. « Paris en l'an 2000 », par Tony Moilin, 1869, réédition par Aléas, Lyon, 1998, avec une présentation de Maurice Moisonnier.*

*(8) Cf. « Hygeia, une cité de la santé », par Benjamin Ward Richardson, présentation et de traduction de Frédérique La, préface de Michelle Perrot, Les Éditions de La Villette, 2006. Les citations proviennent de cette édition.*

*(9) Cf. « Cent ans après ou l'an 2000 », par Edward Bellamy, traduction de Paul Rey, introduction de Thierry Paquot, Infolio, 2008. Les citations sont issues de cette édition. On lira également, "The Philosophy of Edward Bellamy", par Arthur E. Morgan, New York, King's Crown Press, 1945.*

*(10) Cf. « Du vieillissement des utopies réalisées », par Thierry Paquot, dans Godin et le Familistère de Guise à l'épreuve de l'histoire, Presses universitaires de Reims, 1989, pp. 137-145 ; « The Communistic Societies of the United States ; from personal visit and observation », par Charles Nordhoff (1875), Hillary House Publishers, New York, 1961 ; « Sex and Marriage in Utopian Communities, nineteenth-century America », par Raymond Lee Muncy, Indiana University Press, 1973 ; « Transcendental Utopias. Individual and Community at Brook Farm, Fruitlands and Walden », par Richard Francis, Cornelle University Press, Ithaca, 1997 ; « Un falansterio a New York. L'Unitary Household (1858-1860) e il riformismo prebellico americano », par Luisa Cetti, Sellerio editore, Palerme, 1992 ; « La Société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués », par Henri Desroche, Seuil, 1975 ; « La vie quotidienne des communautés utopistes au XIXe siècle », par Jean-Christian Petitfils, Hachette, 1982 et « L'Amérique des utopies », par Daniel Vitaglione, Encres, 1995.*

*(11) Il serait risqué d'en dire plus sur ces utopies que nous espérons… Leur dimension environnementale a été esquissée dans « Petit Manifeste pour une écologie existentielle », Bourin éditeur, 2007 et j'ai depuis, apporté quelques éclaircissements dans « Pour un urbanisme sensoriel » (« Urbanisme », hors série, « La Défense en quête de sens », décembre 2008) et « Pour un urbanisme chronotopique », Urbanisme, n° 365, mars/avril 2009, point de vue repris et développé dans « L'urbanisme, c'est notre affaire ! », Nantes, L'Atalante, 2010.*

## point de vue
### DES ORGANISATEURS

Autres modalités pour cette séance riche de savoirs : les images défilent, les mots choisis déferlent, ouvrant une nouvelle entrée sur la ville et éclairant le « faire société » porté par les utopies et les utopistes.

*Cf. ouvrage de Thierry Paquot**

# 2E COURS PUBLIC DU CYCLE

## ARCHITECTURE DE LA VILLE

Cours du 3 avril 2008

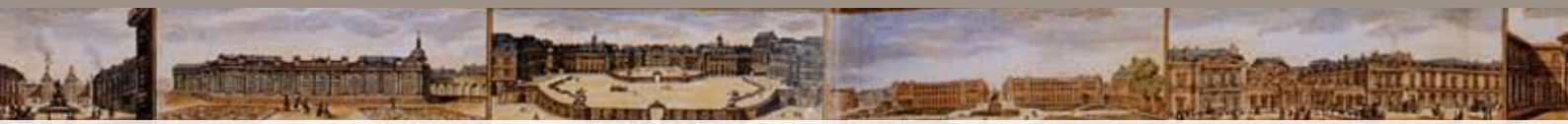
L'histoire des utopies et des utopistes illustre la recherche d'un idéal à construire ici et maintenant. Platon a ouvert cette quête à la fin de l'Antiquité grecque, mais le premier Moyen Âge, chrétien, ne la cherche pas sur cette terre et il faudra attendre le XVIe siècle pour voir revenir cette attitude.

Jusqu'à l'an mille, la déprise urbaine laisse place à une société rurale où seuls quelques noyaux subsistent autour de monastères ou de places de marché. Les restes de villes sont utilisés comme refuge lors des invasions. L'Église influence la vision de la ville et son écriture, les échanges commerciaux l'accompagnent et la consolident. On voit se développer des bourgs et leurs faubourgs dans une logique de croissance spontanée, leur forme est orientée par la géographie du lieu au gré des possibilités du foncier.
Lorsque le renouveau urbain se généralise, des créations de villes apparaissent en Europe tantôt par regroupements souvent considérés comme spontanés, tantôt sur la base d'une organisation spatiale explicitement encadrée.

La Renaissance italienne va reprendre à l'Antiquité la monumentalité de l'architecture et l'idée de ville idéale, plus composée que nécessairement régulière, annonçant la mise en place de la ville classique. La leçon de Paris nous guidera ensuite dans la compréhension de la « ville européenne » à travers les embellissements, les lotissements, les percées, les équipements, jusqu'aux travaux d'Haussmann qui scellent la forme de la ville industrielle.

Cette ville bourgeoise ne sachant loger ses classes laborieuses, le XXe siècle devra gérer cet héritage. La question du logement sera traitée hors les murs, fabricant la banlieue.

*Ville ronde médiévale, bastide, Brunelleschi et la ville comme décor, la ville classique, la ville haussmanienne.*



# La renaissance urbaine,
## du Moyen Âge à la grande ville de l'ère industrielle

Par Laurent BONY, architecte-conseiller au CAUE 91, chargé du cours Architecture de la ville à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette

*La ville négociée, appelée souvent organique ou spontanée, évoque dans sa forme un processus de croissance progressif.*

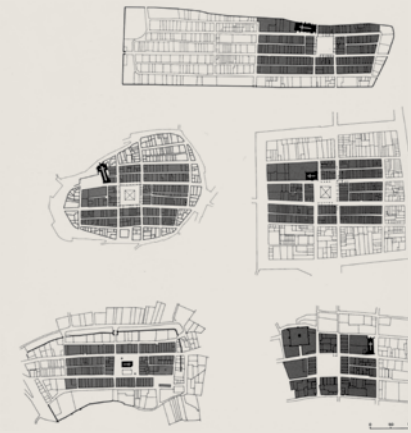
*La bastide, ici Cologne du Gers, est souvent régulière dans son plan, résultat du principe consigné dans le contrat de fondation.*

Après les grandes peurs, la vie urbaine renaît à la fin du Moyen Âge. La ville organique devient un refuge, un lieu d'échanges et les faubourgs se développent. Ce nouvel essor précède la période d'embellissement des villes qui débutera au XIIIe siècle.

> *« La notion de formation « spontanée » ne peut être admise : les maîtres du sol (l'empereur, le roi, l'évêque, le chapitre ou l'abbé, le comte et les seigneurs fonciers) exerçaient pleinement leurs droits, imposaient leurs conditions... »*
>
> *J. Heers**

L'histoire urbaine occidentale se met en place au Moyen Âge après la déprise urbaine de la paix romaine et son déclin, la continuité se dissout avec une sédentarisation rurale. Du IIIe au XIIIe siècle, l'Occident chrétien va en quelque sorte oublier la civilisation urbaine mise en place par Rome pour tendre vers un nouveau modèle urbain qui en Europe sera en général chrétien et commerçant.
Ce sont les caractéristiques du site : sa situation dans un territoire plus large, ses caractéristiques physiques, ses fonctions politiques commerciales et religieuses qui vont agir sur sa situation et sur sa forme, mais le seul modèle commun est dans l'au-delà, c'est « la Jérusalem céleste ». La forme des villes sera par conséquent dictée par le site d'implantation, par les traces de l'exploitation agricole, de la propriété foncière et par les chemins de liaisons : bourgs et faubourgs le long des voies se développent.

Notons que, même lorsque l'organisation spatiale n'est pas régulière, cela ne révèle pas pour autant une liberté d'usage du sol car les édiles le contrôlent, orientant ainsi la forme de la ville.



*Ainsi que le montre Pierre Lavedan, cité par Philippe Panerai*, l'existence d'un plan type à l'origine des sauvetés est peu probable, les similitudes de programme et d'implantation, et l'expérience des premières fondations conduisent à adopter fréquemment un même schéma.*

*Le cas de Montpasier étudié par R. Unwwin dans l'étude pratique des plans de villes* illustre bien le rapport entre la règle prévue dans le contrat et la réalisation : la comparaison entre le dessin théorique fait à partir de la règle écrite (en haut) et le cadastre actuel illustre bien la fortune de ce plan (en bas).*

*À Cologne du Gers, degré zéro de la bastide, huit îlots autour de la place suffisent à construire une image urbaine.*

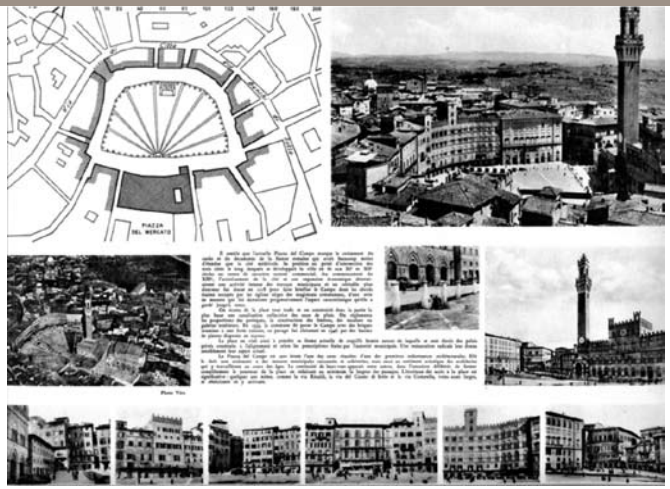
## À la fin du Moyen Âge, la fondation de villes devient souvent stratégique. La ville « qui rend libre » naît d'une décision souveraine, son peuplement et ses usages sont programmés. Ses fondateurs définissent sa forme, parfois régulière, et non l'architecture de ses édifices.

Le cas des bastides du sud-ouest de la France (près de 400 fondées entre le XII$^{e}$ siècle et le XIV$^{e}$ siècle) est représentatif d'une pensée stratégique mais également d'une méthode de conception où l'on retrouve l'enseignement de Vitruve, architecte de l'Antiquité romaine. Intéressons-nous à celles dont le plan est régulier.

Trois pouvoirs se partagent leurs créations : la couronne de France, le roi d'Angleterre, les seigneurs ou les puissants de l'Église. Ces derniers passent avec les futurs habitants un « contrat de paréage » qui les affranchit du servage et leur accorde une parcelle en ville et une en dehors, à condition qu'ils s'établissent et construisent leur maison dans la ville.

Le plan de la bastide n'est pas dessiné préalablement mais le règlement, inclus dans le contrat, en définit la forme : tracé et largeur des rues, forme et dimension des parcelles, mitoyenneté des maisons, implantation de la place et du marché, obligation sur cette place de laisser libre un « couvert » au rez-de-chaussée pour y abriter le commerce, emplacement de l'église qui, dans les bastides anglaises, n'est jamais sur la place.

La permanence des types architecturaux complétera la cohérence de l'ensemble et accompagnera l'évolution du bâti sans remettre en cause le plan d'ensemble assuré par l'espace public et la forme des parcelles. Ainsi ces villes nommées Villeneuve, Villefranche, Villeréale ou Sauvetées traverseront les siècles avec des fortunes diverses quant à leur croissance (52 500 habitants pour Montauban, 700 pour Cologne du Gers) mais une permanence du principe qui jalonne la forme des villes de fondation.



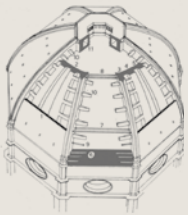
*Robert Auzelle*, dans son "Encyclopédie de l'urbanisme" (ci-dessus à gauche) cite le Campo de Sienne comme : "l'une des premières réussites d'ordonnance architecturale d'une place".*

## L'embellissement des villes, marque de la Renaissance, apparaît dès le début du XIIIe siècle en Europe. Les puissances communales créent des espaces publics : elles mettent en scène des bâtiments publics en les dégageant. L'architecture à programme est née et des règlements de voirie sont mis en place.

Le cas de la place du Campo à Sienne est la manifestation explicite du rôle pris par les édiles à la fin du Moyen Âge. Son importance n'a pas échappé à Robert Auzelle* qui lui consacre une planche dans son *Encyclopédie de l'urbanisme* publiée dans les années 1960. Le pouvoir municipal affirme sa maîtrise des espaces publics et intervient aussi sur l'architecture de la ville limitant le droit à construire des demeures privées en limitant leur hauteur, ce qui empêche l'érection de multiples tours comme à San Giminiano mais inaugure aussi une longue tradition d'embellissement et de création de faits urbains décrétés par la puissance publique et qui marque définitivement l'architecture de la ville européenne.

C'est donc en Italie que la manifestation du pouvoir sera la plus évidente dans l'espace public. Ainsi la ville de Sienne ouvre une tradition qui s'épanouira à la Renaissance dans d'autres villes et verra son apogée au XVIIe siècle. On peut donc la considérer comme très en avance sur ses sœurs puisque le tracé du Campo date du XIIe siècle. Florence et Venise témoignent d'un long processus dans la fabrication de l'architecture de la ville : respectant l'existant non pour le figer mais pour le reprendre.

Plus tard, Florence mettra plus de trois siècles, de la Seigneurie datant du XIIIe aux Offices achevés au milieu du XVIe et il faudra sept siècles à Venise pour donner à la place Saint-Marc la forme qu'on lui connaît de nos jours : allant d'une place fermée et entourée de murailles au IXe siècle à la façade sur le grand canal achevée par Sansovino au XVIe siècle.



*En remportant le marché pour la couverture du dôme de Sainte Marie des fleurs, Brunelleschi fonde le rôle de l'architecte dans la division du travail : il résout le problème technique en même temps qu'il affirme la place du monument dans le paysage de Florence.*

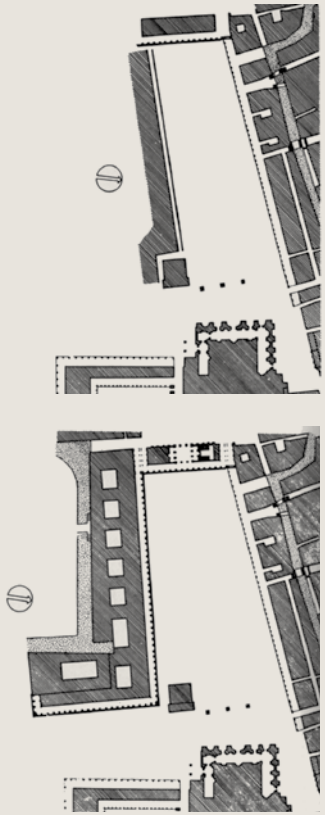
*Le rôle de l'architecte au service de la ville se met en place à cette époque et pour longtemps (jusqu'au XX^e siècle) : il conçoit des édifices ou, comme ici, les conçoit dans leur relation avec leur contexte proche et lointain allant de l'édifice au paysage. Il intervient également dans le dessin des espaces publics majeurs en créant des "faits urbains" (cf. Aldo Rossi*) qui marquent l'architecture de la ville.*

*Le dôme de Sainte Marie des fleurs domine la ville et le territoire alentour.*

En remportant le concours pour la couverture du Duomo à Florence, Brunelleschi invente l'architecte maître d'œuvre. Il ouvre la tradition de la maîtrise du décor urbain par la création d'une succession d'espaces publics fortement dessinés constituant un parcours monumental à travers la ville, il applique à ces créations nouvelles les principes de la perspective dont il est un des inventeurs.

Florence résume remarquablement le rôle de l'architecture dans la fabrication de la ville ainsi que la permanence de ses traces puisque le centre conserve le « carré romain » originel.
Toutes les échelles servent l'architecture de cette ville des évidences : le dôme de Brunelleschi partout aux alentours est en phase avec le paysage de collines, tandis que l'architecture de ses édifices dessinant les espaces publics se répond depuis la place Santa Annonciata au nord jusqu'à la place Pitti au sud et sur l'autre rive dans un parcours relié par le Ponte vecchio et sa galerie.

> *"Filippo Brunelleschi est à l'origine des principaux choix qui influenceront aussi bien l'architecture que les arts décoratifs."*
>
> *Leonardo Benevolo **



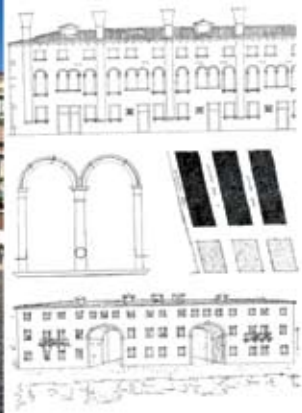
*Transformation de la place Saint-Marc à Venise par Sansovino.*

## La ville de Venise se compose en deux modes : un mode majeur, avec notamment les interventions de Sansovino autour de la basilique Saint-Marc, et un mode mineur, illustré par le tissu ordinaire de la Venezia minore.

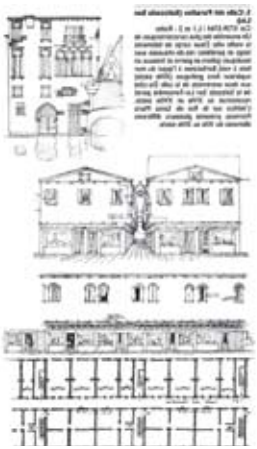
Les interventions de Sansovino aux abords de la basilique Saint-Marc vont commencer avec la mise en valeur des éléments existants : façade principale de la basilique, campanile, en les dégageant par l'élargissement de la perspective. Quelques années plus tard il prolongera le travail de construction de la Venise monumentale jusqu'au grand canal en y construisant notamment la bibliothèque. L'architecture savante, au service des puissants opère une rencontre entre un langage archéologique, un empirisme fonctionnaliste et un milieu fortement influencé par la culture théâtrale ainsi que le dit Manfredo Tafuri.

*Bibliothèque de Sansovino sur le grand canal.*

> *« La synthèse vénitienne procède de l'affirmation d'un nouveau rapport entre la classe dominante et la culture architecturale. (...)*
> *(pour) la mise en scène de la place Saint-Marc, Sansovino pose donc deux hypothèses de base : l'acceptation de l'éclectisme en tant que condition inaliénable de la nouvelle spatialité urbaine, et l'application de la perspective qui ouvre le paysage. Il y a là apparition d'une nouvelle scénographie urbaine basée sur la production de l'image. »*
>
> *Manfredo Tafuri, construction et humanisme.**



> *Cette Venise mineure reste une dimension presque inconnue de la ville, alors qu'elle en constitue la structure la plus authentique et la plus vive, dans le sens qu'elle représente l'essence de Venise pour la plupart de ses citoyens.*
>
> *Egle Renata Trincanato**



Le tissu résidentiel des quartiers populaires aux abords de l'Arsenal étudié par Egle Renata Trincanato, constitue une référence exemplaire de concordance entre organisation de la vie quotidienne et forme et statut des espaces collectifs. La modicité des surfaces privées est partiellement compensée par la succession des espaces collectifs (privés et publics) allant du couloir, escalier, porche, au « campiello » puis au « campo » de plus en plus publics mais appartenant encore au quartier.

Dans les quartiers moins populaires, aux unités foncières plus découpées, les espaces de proximité disparaissent et la vie publique se déploie sur les places principales. L'éclectisme architectural manifeste la multiplicité des propriétés.

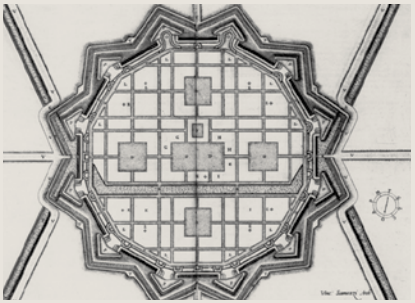
## Utopie et villes neuves : de la recherche de la ville idéale à la fondation de villes neuves.

*Perspective, décor urbain, autonomie de l'architecture comme objet.*

Aux XVIe et XVIIe siècles, l'architecture comme œuvre autonome va s'affirmer, aidée par la généralisation de l'usage de la perspective et la composition des espaces urbains va rechercher les formes simples de la géométrie. Cette recherche va s'élargir à la ville entière, produisant des plans de villes idéales. Ils empruntent à la fois à la régularité des villes de fondation, reprenant le quadrillage et le découpage des îlots en parcelles, mais aussi à des compositions géométriques plus abstraites, telles que le cercle ou les tracés centrés.

*Vitruve, système rayonnant et centré.*

*Utopie fortifiée à Palmanova : la seule réalisée.*

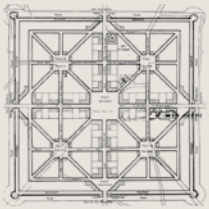


*Utopie avec plan quadrillé de Scamozzi.*

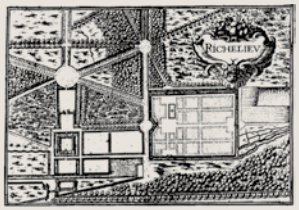
Utopies

## Réalités

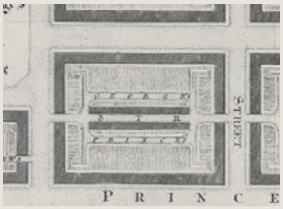
*La Valette 1665.*



*Henrichemont 1609.*




*Richelieu 1631.*

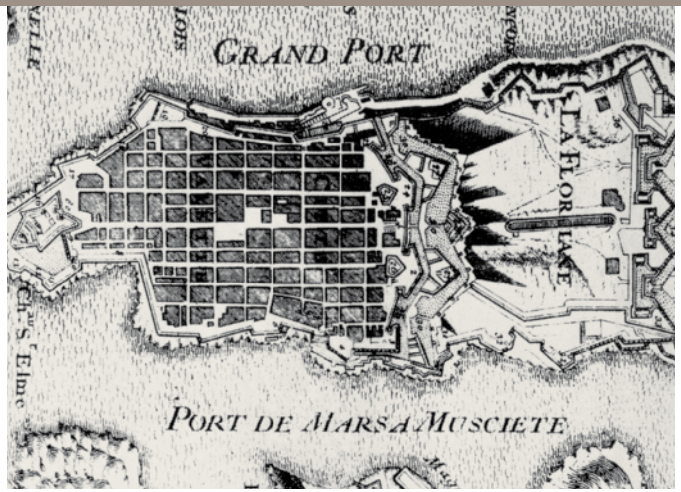



*Édimbourg 1767.*

*Neuf-Brisach 1698.*

Les recherches sur la ville régulière trouvent leur application, comme à Olynthe ou à Milet, dans les agrandissements ou les fondations des XVIIe et XVIIIe siècles. Mais la composition et la perspective sont passées par là ainsi que le dessin du plan, remplaçant le simple règlement.

Le plan de la ville, pensé comme un « unicum » devient une œuvre alliant composition globale et découpage des parcelles à construire. Nos fondateurs vont avoir des déboires lors de la construction : au moment de la rencontre entre la théorie et la pratique, entre les contraintes résultantes du tracé et les données de la topographie, entre la géométrie de la figure projetée et celles des types architecturaux construits par la suite. Puis, viendra le verdict du temps qui ne respecte pas ce qui a été fait sans lui. La vie fera ce qu'elle voudra du projet initial.




*La "ville neuve" de La Valette.*

*La "ville neuve" d'Henrichemont.*

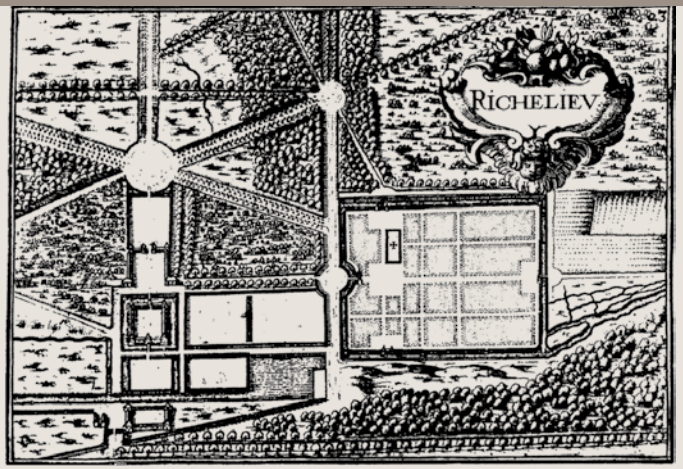
## La ville neuve de La Valette peut être considérée comme une expérimentation des utopies.

À La Valette, capitale de Malte, la grille de la ville neuve s'adapte comme elle peut à la topographie du « caillou » amenant escaliers, passerelles et îlots triangulaires peu habitables à leur extrémité.

## À Henrichemont, ville de Sully, le plan fondateur avait pour objectif de dessiner une ville idéale.

La géométrie idéale face à la logique de lotissement aboutit à une difficulté. Sur la place centrale, les voies diagonales qui ne mènent nulle part disparaissent, ainsi que les places secondaires. La difficulté d'occuper les parcelles triangulaires avec du bâti courant amène à une simplification du plan rayonnant dessiné à l'origine.

Ci-dessus, on remarque que la diagonale d'origine n'a pas résisté à la logique orthogonale.



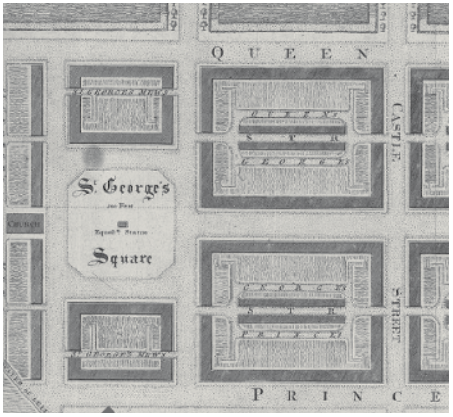

Plan de la ville et du château de Richelieu.

Plan de la première tranche de la ville nouvelle d'Édimbourg.

*À Richelieu, la rue principale est celle des hôtels particuliers alors que la rue secondaire est celle des maisons ordinaires.*

## La ville de Richelieu annonce la construction aux façades imposées de Versailles et des villes neuves du XVIIIe siècle.

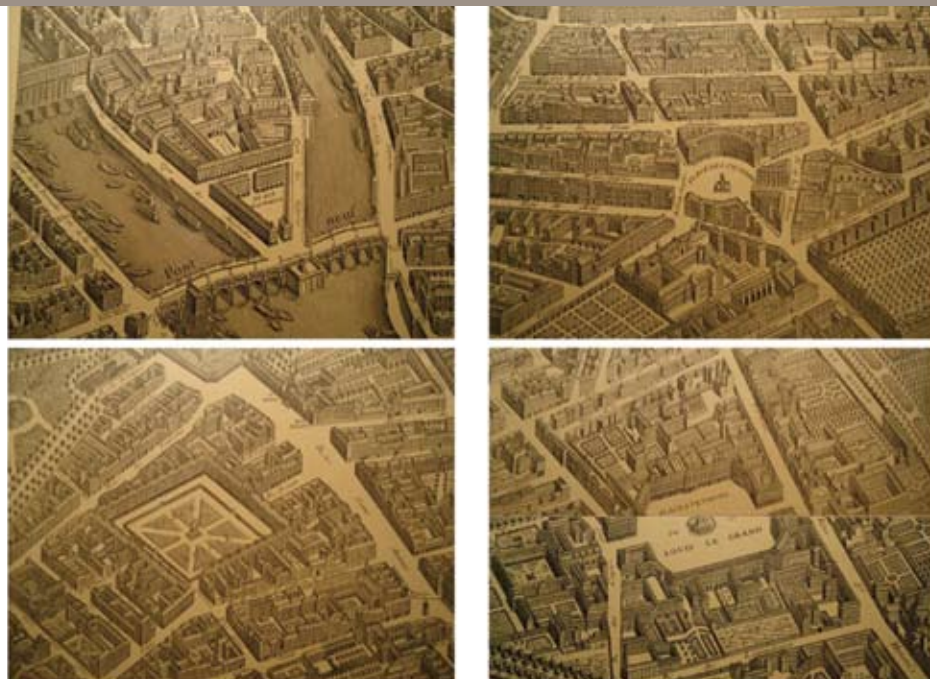
À Richelieu, ce n'est pas du dessin fondateur que sont venues les difficultés de développement mais plutôt de la place de la ville dans l'organisation territoriale de l'époque. Le cardinal de Richelieu imagine cette ville pour y attirer sa « cour », il l'implante aux confins du parc de son château comme s'il s'agissait de la basse-cour. Jean de La Fontaine, cité par Philippe Boudon* ne s'y est pas trompé quand il écrit à propos de la ville « mal située et bien bâtie » et des bâtiments « Leur aspect vous plairait sans faute ; les dedans ont quelque défaut, le plus grand c'est qu'ils manquent d'hôtes ».



*Plan et vue actuelle de la ville nouvelle d'Édimbourg.*

## Édimbourg reprend dans chaque îlot la logique développée à Richelieu.

L'îlot résidentiel est utilisé comme élément fondateur du nouveau tissu. À Édimbourg, la ville neuve dessinée par Craig reprend sur chaque îlot la logique de hiérarchie sociale entre les rues existant à Richelieu. Sa conception reprend la tradition anglaise du « mews » (rue arrière de service). Cette ville nouvelle résidentielle ne correspond pas à une création *ex nihilo* mais au premier agrandissement de la « ville centre » qui était, jusque-là, limitée dans sa croissance par la topographie.



*Quatre places royales de Paris, représentées dans le plan de Turgot.*

## L'embellissement des villes existantes est consolidé par la création des places « à programme ». À Paris, Henri IV se souvient des places des bastides quand il crée les premières places royales.

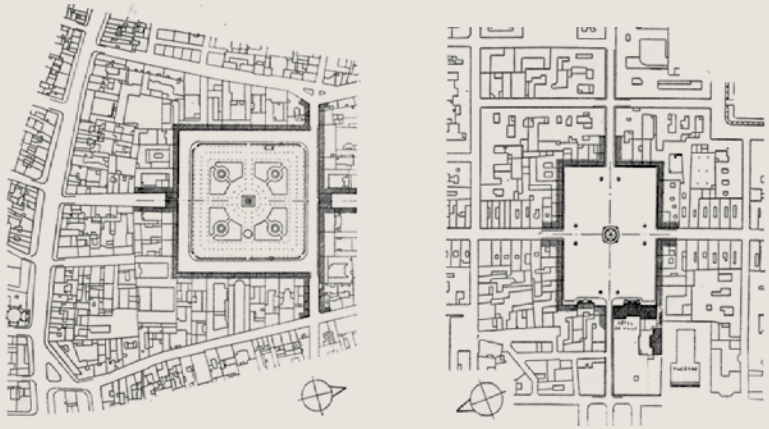
Les places royales, réalisées sous forme de lotissements avec une architecture à programme, assurent la composition du décor et fondent les bases techniques d'un nouveau dispositif de la ville classique : la création d'espaces publics obtenus par la réglementation du droit à construire des parcelles privées qu'ils desservent, procédure relevant à la fois de l'embellissement et de l'opération immobilière.

Nous observons les variations de cette procédure depuis la place Dauphine jusqu'à la place Vendôme en passant par les places des Vosges et des Victoires allant du simple règlement de voirie et de façade jusqu'à la construction préalable de celles-ci, livrées avec le terrain. Notons que la place de France imaginée par Henri IV avait une ambition plus territoriale puisqu'elle prévoyait la création de rues rayonnantes et constituait une porte d'entrée dans la capitale ; seule trace aujourd'hui : les noms des provinces donnés aux rues.

C'est Henri IV qui, dès son arrivée au pouvoir, décide de la création des places Dauphine et des Vosges, reprenant des projets entamés sous Henri III. Il inaugure ainsi la tradition de l'intervention de l'Etat dans la capitale tandis qu'il a créé avec Sully le rôle de grand voyer, doté d'un budget régulier et de services permettant d'entreprendre des campagnes de travaux publics, de réglementer la construction et de réaliser des opérations que l'on appellerait, de nos jours, d'intérêt national. La place Dauphine sera la première de ces places royales, faisant partie d'une opération comprenant, outre les travaux d'égouts et de voirie, la construction du Pont Neuf, le lotissement de la rue et de la place Dauphine. Elle s'achèvera avec la pose de la statue équestre du roi dans l'axe de la place.

*L'entrée de la place Dauphine.*

L'opération de la place Dauphine commence en fait dès 1584 sous forme d'une cession de terrains destinée à financer la construction du Pont Neuf. C'est Henri IV qui va en faire une occasion d'embellissement en faisant définir un cahier des charges qui réglemente l'aspect des façades. Le plan d'origine prévoyait des immeubles identiques à deux travées et un plan qui se refermait. La destruction, sous Haussmann, du troisième côté ainsi que le non-respect de la règle fait que de nos jours, seuls les immeubles d'entrée donnent une idée de l'aspect projeté, aspect que l'on doit à l'application de la loi Malraux de 1962 relative aux monuments historiques.



*Place des Vosges à Paris, et place Ducale à Charleville dans les planches de l'"Encyclopédie de l'urbanisme" de Robert Auzelle.**

*Place des Vosges à Paris (ci-dessus et à droite).*

## La place des Vosges

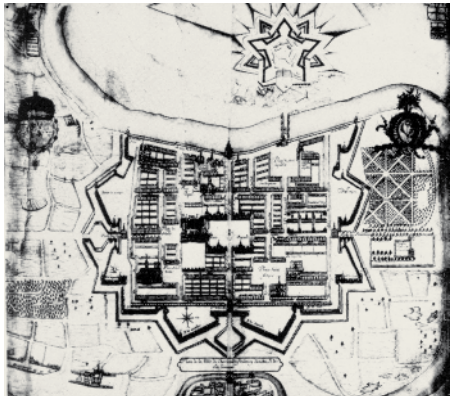
Dédiée plus tard à Louis XIII, la place des Vosges est presque contemporaine de la place Dauphine. Sa genèse est chaotique et le programme en change à plusieurs reprises mais la procédure est proche de celle de la place Dauphine et les deux places ont probablement été conçues par la même équipe. Le roi disposait du terrain, ce qui n'est pas le cas pour la place de France non réalisée, et l'objectif était de créer un espace public majeur sans avoir à supporter la charge financière des constructions le composant. L'unité architecturale étant donnée par le dessin des façades, pour la place des Vosges, on constate que le rythme des façades est strictement imposé sans tenir compte du découpage parcellaire : chaque maison de la place est constituée de quatre travées et la forme de la toiture le souligne.

## De la place fermée au carrefour

Les places royales parisiennes n'auront pas le même rôle urbain. Les deux premières, à l'écart des circulations garderont leur caractère résidentiel tandis que les places des Victoires ou Vendôme font partie du maillage de la ville, situation encore plus affirmée pour la place de la Concorde (Louis XV).

## La place Ducale à Charleville

La place de Charleville, de l'architecte Clément Métezeau, cousin de Louis Métezeau, co-auteur de la place des Vosges, se rapproche de la place parisienne par l'architecture de ses maisons. Toutefois, sa place dans la ville et son statut sont fondamentalement différents. Espace public majeur, elle se trouve au centre de la ville neuve, en position de carrefour, ce qui confirme son caractère monumental et public, l'éloignant de ce point de vue de la place des Vosges, plus domestique et à l'écart des espaces publics majeurs. Elle restera une place publique et de circulation tandis que la place des Vosges, à la fin du XVIIe siècle, verra son terre-plein réservé aux riverains (comme à Londres) avant de devenir un square public sous Haussmann.



*Plan de la ville neuve et vue de la place Ducale de Charleville.*

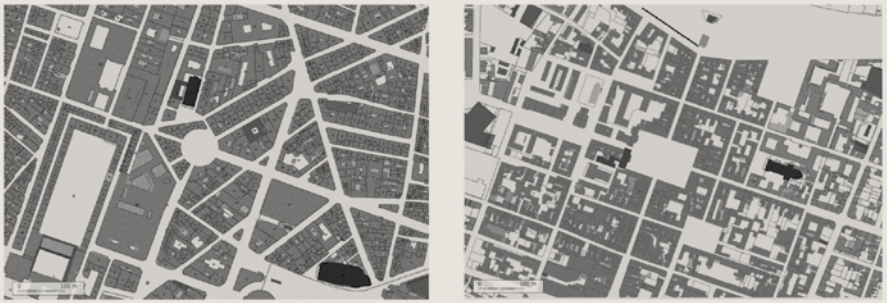
## Comparaison et destin des plans des places royales : Dauphine, des Vosges, Ducale, des Victoires, Vendôme et de la Concorde.

La construction des places royales de Paris et de la place Ducale de Charleville illustre bien la combinaison entre la volonté d'embellissement et les moyens dont disposaient les rois (ou le duc) pour réaliser une opération d'urbanisme. De la place Dauphine à la place Vendôme, c'est la construction de logements qui permet ces projets. Avec la place de la Concorde (place Louis XV), projetée sous Louis XIV, on est plus dans la mise en scène urbaine que dans l'usage puisqu'un seul des quatre côtés sera bâti.

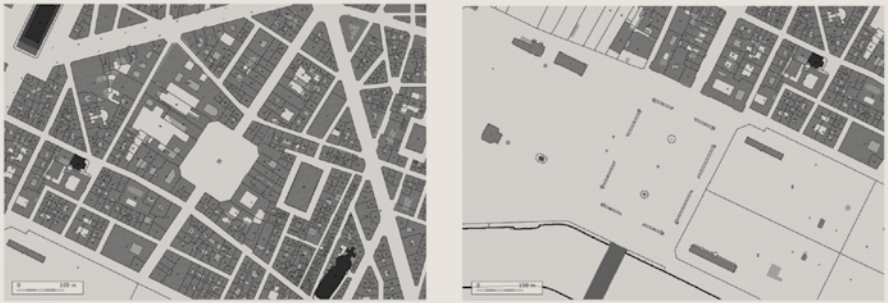
La séparation entre opérations privées et projets publics va se renforcer et c'est par le règlement que la puissance publique contrôlera l'aspect des opérations, notamment de logements, se réservant la réalisation des espaces plus strictement publics. Ainsi, la reconstruction du Palais Royal par Philippe Égalité, sera une opération privée, comme l'avait été le lotissement de l'île Saint-Louis au XVIIe siècle et comme le sera celui de la rue de Rivoli au début du XIXe siècle.

Haussmann éventrera la place Dauphine pour dégager la triste façade du palais de justice, mais aussi la place des Victoires pour percer la rue Étienne Marcel.

*Place Dauphine et place des Vosges à Paris dans leur état actuel.*



*Place des Victoires à Paris et place Ducale à Charleville dans leur état actuel.*



*Place Vendôme et place de la Concorde à Paris dans leur état actuel.*

*La place Vendôme, dont l'ordonnancement des façades sera repris pour le programme de la rue de Rivoli qui se prolonge jusqu'à la colonnade du Louvre.*

## Les façades de la place Vendôme et la rue de Rivoli reflètent la confirmation de l'architecture à programme, annonçant le gabarit parisien mis en place plus tard par le baron Haussmann.

La succession des opérations dans le temps et dans l'espace, depuis la place Vendôme, place royale, jusqu'à l'encadrement réglementaire du gabarit et de l'aspect des façades sur la rue de Rivoli, inaugure une tradition qui sera reprise jusqu'aux actuels documents d'urbanisme (art de limiter le droit de propriété sans en remettre en cause les principes).

Partant de l'ordonnancement classique des façades des maisons de la place, le lotissement « Empire » des architectes Percier et Fontaine puis les règlements de la ville vont assurer une continuité remarquable. Les façades, mitoyennes, vont toutes comporter un soubassement de hauteur constante, percé de baies à arcature sur la place pour devenir des arcades ouvertes sur la rue de Rivoli respectant un alignement des corniches. L'ensemble des étages courant gardera la même hauteur en passant de deux à trois niveaux de logements et la base du couronnement restera alignée. Seule l'évolution des gabarits entraînera des irrégularités dans les toitures.

Le zèle ira jusqu'à construire la colonnade pour assurer cette continuité au passage du chevet de l'Oratoire du Louvre qui montrait sa façade arrière.

*La rencontre des façades au passage de la rue Saint-Honoré.*

*Les arcades assurent la continuité de la rue de Rivoli en passant devant le chevet de l'Oratoire du Louvre.*

De la ville baroque à la ville industrielle bourgeoise : la ville haussmannienne reprend à l'échelle de toute la ville, les principes de l'architecture à programme et de l'unité d'architecture des façades sur rue : gabarit et règlement. Les percées, outre leurs objectifs d'assainissement et de maintien de l'ordre, sont mises au service de mise en scène des perspectives conduisant au « bâtiment cible ».

*Ci-dessus, le boulevard Sébastopol fait partie des premières percées annoncées par l'empereur dix jours après son coup d'État avec la reconstruction des Halles et l'aménagement du Louvre. Elle passe au fond des parcelles des rues Saint-Denis et Saint-Martin plus efficace donc que les élargissements par alignement coûteux en expropriations. Signalons la présence incongrue de la coupole du tribunal de commerce qui, placée sur l'autre rive est censée fermer la perspective du nouveau boulevard.*

*Ci-dessus, le bâti actuel est poché en noir sur l'ancien parcellaire : à gauche, le boulevard Sébastopol et à droite, l'avenue de l'Opéra.*

*En photo, les vues actuelles du boulevard Sébastopol, à gauche, et de l'avenue de l'Opéra, en page de droite.*

*L'avenue de l'Opéra est représentative des trente-cinq kilomètres de rues dont la création est décidée en 1858. Son tracé arbitraire va transformer la forme rectangulaire traditionnelle des parcelles et rendre nécessaire le recours à l'architecte, car le savoir-faire des entreprises consiste à reproduire des immeubles hérités de l'ancien parcellaire perpendiculaire à la rue. L'immeuble sur plan triangulaire ou trapézoïdal apparaît.*

*À propos de la perspective du Louvre :*

> *« Il est piquant de constater que la plus belle perspective urbaine ait été l'œuvre de l'incendie de la Commune. C'est le produit d'une lente adaptation et non d'une grande idée. »*
>
> *Pierre Francastel**

Lorsque Napoléon III prend le pouvoir, il souhaite faire de Paris une ville aussi plaisante que le Londres qu'il a connu. Très vite, il nomme le préfet Haussmann qui va mettre en place une administration municipale capable de faire de Paris « la capitale du XIXe siècle » (Walter Benjamin)*.

Pas de projet global préalable, pas de dessin d'architectes mais une administration dotée de moyens techniques importants qui encadre des campagnes successives de « grands travaux » faits en régie : en 1853, nivellement ; en 1854, percée de la rue de Rivoli du Châtelet à Saint-Paul, la grande croisée est en chantier, suivra le boulevard Sébastopol dans la tradition des préfets précédents ; en 1858, une nouvelle tranche de percées qui sillonnent les quartiers sans reprendre l'orientation du parcellaire.

La mise en place d'un véritable service public de transformation et de gestion de la forme urbaine permet : annexions, lotissements, achèvement des réseaux, équipements...
Le tissu constitué se renforce et finit par créer un ensemble encore existant.
L'unité du plan n'a pas été obtenue par un dessin préalable mais par la mise au point de principes constants qui ont guidé les campagnes successives de travaux.

*La place Saint-Michel dessinée par Davioud, architecte municipal.*

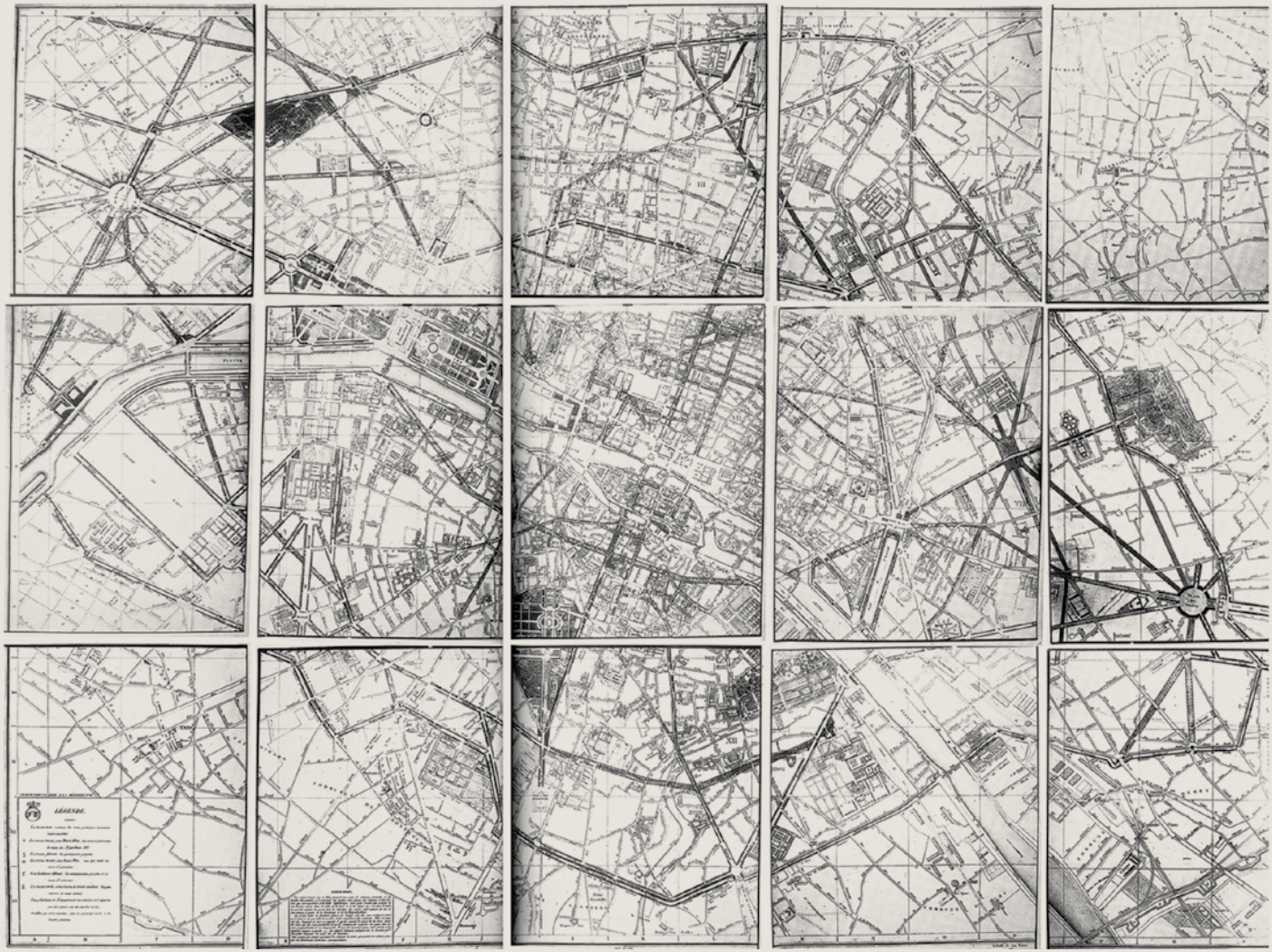
*Avenue de l'Opéra, le luxe est mis en scène.*

Les percées ne sont pas les seuls héritages du Paris du XIXe siècle, l'existence d'une administration municipale chargée de l'urbanisme annonce la situation actuelle.
Les grands travaux ont aussi été ceux de la maîtrise de l'équipement de la ville par les ingénieurs, regroupés autour d'Eugène Belgrand, responsable notamment des égouts et de l'alimentation en eau.
Ils ont été accompagnés par les aménagements des espaces publics réalisés par l'entourage de Jean-Charles Alphand, chargé des parcs et jardins mais aussi du mobilier qui donne son unité aux rues, avenues, boulevards et parcs de Paris.

L'architecture aussi a été, de façon déterminante, produite par l'agence municipale d'architecture de Gabriel Davioud, chargée des mairies nouvelles, de nombre de grands équipements ainsi que de l'ordonnancement des places nouvelles.

*L'aqueduc de la Vanne alimente Paris en eau potable. Long de plus de 120 km, il passe ici à Chevannes (Essonne).*

Paris, capitale du XIX$^{e}$ siècle, se fige et exclut ce qui n'est pas conforme. Son plan, réalisé sans dessin d'ensemble préalable, forme un tout. Sa limite se renforce et continuera à se renforcer. La ville ne s'étend plus, elle s'exporte et colonise.  C'est l'invention de la banlieue actuelle.



*Plan des travaux d'Haussmann, par André Morizet, peut-être le plus complet de cette période.*

# 3E COURS PUBLIC DU CYCLE

## ARCHITECTURE DE LA VILLE

Cours du 29 mai 2008

La question du logement, le passage de la ville à l'urbain, du faubourg à la banlieue va marquer le XXe siècle. Le cas de la région parisienne est représentatif : l'embourgeoisement de la ville centre va entraîner l'annexion d'enclaves hors les murs. Une logique fonctionnelle et ségrégative facilitée par le développement des transports ferrés puis automobiles va orienter le devenir de l'actuel Grand Paris.

La ville de Paris appelée par Walter Benjamin* « capitale du XIXe siècle » nous a largement servi de référence pour la ville classique puis moderne, le cas de l'Essonne sera souvent cité pour la période contemporaine en ce qu'il est représentatif de la transformation du territoire de l'actuelle Ile-de-France.

Le département de l'Essonne dont on peut dire qu'il a Paris dans sa banlieue, a accueilli l'habitat individuel depuis la fin du XIXe siècle et jusqu'à aujourd'hui : depuis les villas de plaisance jusqu'à l'étalement actuel dans les secteurs encore ruraux en passant par la nappe pavillonnaire dans le nord entre les deux guerres ainsi que les nouveaux villages de la moyenne couronne.

Il a apporté sa contribution au développement des grands ensembles de l'après seconde guerre tandis que les cités-jardins, construites sous l'impulsion du département de la Seine s'étaient concentrées en petite couronne.

À partir de 1965, une partie importante de son périmètre sera concernée par le schéma directeur qui sera à l'origine des villes nouvelles sur les territoires d'Évry et de Sénart.

De nos jours, la réflexion sur le Grand Paris concerne très directement ce département.

La connaissance de l'Essonne doit beaucoup aux travaux de la Maison de Banlieue et de l'Architecture, centre d'interprétation de l'environnement urbain, du patrimoine et de l'architecture. Nous y ferons par conséquent référence et notamment au travers des cahiers qui accompagnent leurs expositions.*

*Nappe pavillonnaire.*

*Logement patronal.*

*Grand ensemble.*

*Ville nouvelle.*

*Étalement urbain.*